LES SIRÈNES

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES SIRÈNES DANS LA MYTHOLOGIE CLASSIQUE.

Que signifie le mot *sirène* (Σειρὴν)? C'est un premier point à examiner, et ici déjà les opinions les plus divergentes se manifestent. Les uns font dériver ce mot de σειρὰ (chaîne), d'où vient aussi le verbe σειρεύω, σειραω (lier, tirer, attacher avec une corde), « parce que ceux que les Sirènes avaient une fois attirés à elles et engagés dans leurs liens ne pouvaient s'en défaire (1). » D'autres cherchent l'origine de la désignation des Sirènes soit dans le verbe σειραινειν (dessécher), soit dans le verbe συρειν (jouer du chalumeau, souffler), soit encore dans les dérivés de σὴρ (qui signifie soleil, d'après Suidas): σειριάω (luire), Σείριος (Sirius (2) et le soleil). Enfin Bochart (3), et après lui bien d'autres savants, ont cru trouver la racine du mot grec dans un mot des langues hébraïques et puniques, *sir*, qui signifie *chant*, *cantique* (4). Quoi qu'il en soit, ce que les diverses étymologies établissent, c'est le charme, l'attraction que le mot *sirène* est destiné à définir, et qu'il faut nécessairement attribuer à la nature musicale des êtres qui portent ce nom.

Du nom générique si nous passons aux noms propres des Sirènes, nous trouvons le même désaccord dans les opinions, mais nous serons toujours amené à regarder comme établi et prépondérant ce caractère musical qui est le point de départ de nos recherches.

Les anciens ont émis les idées les plus contraires sur les noms et le nombre des Sirènes. Homère, dans le passage où il en parle (5), emploie la forme du duel : Σειρηνοιιν. Selon lui, il n'y avait donc que deux Sirènes. Son scoliaste Eustache (6) les nomme Aglaophone et Thelxiopeia. Plus tard, le nombre des Sirènes fut porté à trois, quelquefois même à quatre ou cinq. Platon, dans son livre de la *République*, va jusqu'à compter hui

(1) Nous citons Nicaise, *Discours sur les Sirènes*, XXIV, p. 53. C'est aussi dans ce sens que Pindare (Paus., X, 5) les nomme Κηληδόνες (enchanteresses).

(2) Le chien céleste.

(3) *Hierog.*, lib. IV, cap. VIII, p. 11. Nicot et Ménage adoptent aussi cette étymologie.

(4) « Itaque שיר, *sirén* est canorum monstrum, quale non solum a poetis, verum etiam a sculptoribus et a pictoribus fingitur. » (Gori, *Mus. Etrusc.*, t. II, p. 279.) Suivant Bouché de Cluny, qui retrouve ce mot dans la langue celtique, *sirène* signifie *conducteur des vents*, *si* étant l'expression du son pressé contre nos dents, et le chant de la Sirène indiquant cette faculté de la nature par laquelle l'air pressé rend un son. Les druides désignaient par le mot *sirène* le son proprement dit. (Voyez *les Druides*, par J.-B. Bouché de Cluny. Paris, 1844, p. 166.)

(5) Hom., *Odyss.*, XII, 52.

(6) Eustath., I, I, 45.

Sirènes, qui, placées dans les huit cercles du ciel, entonnent l'harmonie des sphères. C'est ce qui a conduit quelques savants à interpréter le mot *sirènes* par étoiles, de σειριάω (luire). Tzetzes (1) compte trois Sirènes, qu'il nomme Peisinoe, Aglaophone et Thelxiopeia. D'après d'autres écrivains (2), les Sirènes se seraient nommées Parthénope, Ligeia et Leucosie ; d'après le scoliaste d'Apollonius, Thexiopée ou Thelxinoé (3), Molpée (4) et Aglaophone. Voici comment cette différence des noms est expliquée dans une savante dissertation de Beger (5) : « Peut-être admettra-t-on qu'il en est arrivé ici comme pour d'autres faits, qu'il y a eu différents groupes, différents chœurs de Sirènes, et qu'on leur a, par conséquent, attribué différents noms. Outre la diversité de ces noms, on expliquerait ainsi la diversité des récits qui font coïncider, les uns la mort des Sirènes se précipitant dans la mer avec le passage des Argonautes, les autres avec celui d'Ulysse, qui les montrent tantôt jetées sur le rivage et ensevelies, tantôt changées en rochers ou en îles, — qui diffèrent enfin sur la véritable résidence des Sirènes... A première vue, c'est là sans doute une hypothèse très satisfaisante, mais qui ne s'appuie jusqu'à présent sur aucune autorité. » Ajoutons qu'en cherchant ainsi à mettre d'accord les poëtes, on a oublié qu'ils avaient la liberté de modifier et de développer à leur guise les mythes transmis par leurs devanciers.

Les noms des Sirènes, quels qu'ils soient, leur ont été donnés par rapport à certaines qualités qu'on leur supposait, et ces qualités, à une seule exception près, sont toutes musicales. Ainsi Aglaophone (αγλαός superbe, brillant ; φωνή, son, voix, chant) signifie : qui a une voix superbe.

THELXIOPEIA, THELXIOPÉE (θελγω, adoucir, flatter, et ὄψ, ὀπὸς, ἡ, voix et chant), qui a une voix agréable, douce, flatteuse.

THELXINOÉ (θελγω, et νοῦς, âme), qui adoucit l'âme par le chant, par la musique.

PARTHÉNOPE (6) (παρθένος, vierge, et ὄψ), qui a une voix de vierge.

MOLPÉE (ἡ μολπὴ, dérivé de μέλπομαι, au prét. med. μεμόλπα, chanter), qui chante, chanteuse.

LIGEIA, LIGEA, LIGÉE, est ainsi nommée à cause de l'excellence de sa voix et de la musique qu'elle fait entendre. (Le verbe λίγγω signifie faire un bruit clair, rendre un son doux, et λιγαίνω, chanter d'une voix claire et harmonieuse).

Enfin LEUCOSIE paraît avoir été nommée ainsi à cause de sa beauté, car λευκὸς signifie blanc, et la blancheur est un des attributs de la beauté (7).

On le voit, toutes ces qualités attribuées aux Sirènes, à l'exception de la dernière, ont trait à la musique, l'art qui par excellence tient son nom des Muses. Il n'est donc pas étonnant que les poëtes aient généralement nommé les Sirènes filles des Muses.

Nous connaissons maintenant l'étymologie du nom générique des Sirènes et le sens particulier des noms propres qui leur ont été attribués par les anciens mythologues. Entrons maintenant plus avant dans l'histoire de ces êtres singuliers ; interrogeons les poëtes sur leur origine et leur naissance.

---

(1) Tzetz. *ad Lyc.*, 712.

(2) Petron., *Satir.*, 5. — Plin., III, v. 9. — Eustath., I, 1. — Strab., p. 246-252. — Serv., *ad Virg. Georg. VI*, 562 seqq. — Claud., *Ep. in Sir.*, 24. — Clearch. Solens, *De Amatorii*, lib. III.

(3) Le même nom est donné par Cicéron à une des Muses.

(4) *Al.* Molpadie, — Molpe.

(5) L. Beger, *Ulysses Sirenes prætervectus, ex delineatione Pighiana*. Colon., 1703, fol.

(6) Le mot PARTHÉNOPE pourrait aussi expliquer la forme qu'on donnait aux Sirènes, si on le dérivait de παρθένος et de ὤψ, ὠπὸς, l'œil, le visage, visage de vierge ; d'après le mot d'Ovide : *Virginis ora geratis*. Mais à cause de l'absence de l'ω, il faut donner la préférence à l'autre étymologie. Néanmoins Natalis Comes (*N. Comitis Mythologiæ, sive explicationis fabularum, libri decem*, Hanoviæ, Wechel, 1605, 1 vol. in-8, lib. VII, cap. XIII, p. 757-765, *De Sirenibus*) explique de cette manière le mot *Parthénope*, ainsi que les autres noms de la même terminaison : « Aglaope suavis est aspectu, Thelxiope vel solo » aspectu delectat cum θελγειν delectare significet ; et Thelxinoe » mentem demulcet, et jucunda vox est Aglaophoni, et sonora Ligeæ, » et candida est Leucosia, et virginis faciem habet Parthenope. » Voici comment un autre explique aussi le nom de Ligia : « LIGIA quasi » licia, ab alliciendo, vel ligande metaphorices, quod venustate as» picientes se devinceret. » (*Omnia Andreæ Alciati V. C. emblemata. Adjectis commentariis et scholiis..... per Claudium Minœm Divionensem.* Antwerp., Plantinus, 1574, in-24, p. 310 et suiv.) Cette divergence provient du point de vue particulier de ces auteurs qui croient que les Sirènes étaient des courtisanes.

(7) C'est ainsi qu'Anacréon donne cet attribut à la déesse même de la beauté, à Vénus :

Ἆρα τίς ὄπερθε λευκὰν,
Ἁπαλὰν χέραξι κύπριν.

De même Hélène est nommée λευκώλενος (au bras blanc) par Homère (*Iliad.*, III, v. 121) :

Ἶρις δ' αὖθ' Ἑλένῃ λευκωλένῳ ἄγγελος ἦλθεν.

On s'accorde à donner pour père aux Sirènes le fleuve Achéloüs (1), d'où leur nom d'Achéloïdes.

« . . . . Acheloidumque reliquit
» Sirenum scopulos (2). . . . . »

Pour mère les Sirènes auraient eu, selon les uns, une des neuf Muses; selon les autres, Stérope, fille d'Amythéon. Ceux qui croient les Sirènes filles des Muses, leur donnent pour mère tantôt Calliope (3), tantôt Melpomène (4) ou Terpsichore (5), ou Erato (6). D'après une autre version (7), les Sirènes seraient filles de la Terre (Gæa), qui avait aussi donné naissance aux Géants, leurs égaux en méchanceté et en monstruosité.

L'imagination des anciens a encore cherché d'autres origines, et nous ne saurions passer sous silence l'opinion de ceux qui, d'après Sophocle, les font descendre du dieu marin Phorcus ou Phorcys (8). Cependant, comme nous l'avons dit plus haut, on leur donne plus ordinairement pour père le fleuve Achéloüs. Nicaise nous raconte cette dernière fable en détail, d'après l'auteur des *Métamorphoses*, mais dans un style qui ne s'inspire guère de la poésie d'Ovide (9) : « Hercule, dit-il, ayant eu quelque démêlé avec Achéloüs au sujet de Déjanire, ils en vinrent aux prises. Achéloüs se reconnaissant, dans le combat, inférieur en force à ce dieu, chercha tous les moyens de ne point succomber, et pour cela il prit plusieurs formes, premièrement celle de serpent, et ensuite celle de taureau. Hercule lui arracha une corne, qu'on a appelée la corne d'abondance, qui fut donnée à la Fortune comme sa compagne inséparable : Achéloüs, ne pouvant souffrir d'être privé d'une de ses cornes, donna pour la ravoir celle d'Amalthée à Hercule, qui lui rendit la sienne ; mais enfin, vaincu par ce héros, il se cacha dans un fleuve qui porte son nom, et qu'on représente avec deux cornes. Les poëtes disent que du sang qui sortit de cette corne arrachée par Hercule naquirent les Sirènes (10). »

On peut citer encore sur la naissance des Sirènes un passage de Gerhard, qui nous expliquera plus tard l'origine de ce mythe. « Les Sirènes, ces muses du chant trompeur, qui se tiennent sur une île aride, ont été engendrées par Achéloüs qui, vers la mer, diminue en force, et par Stérope, ou plutôt par l'une des Muses, par Melpomène, la muse du courant harmonieux, ou par Terpsichore, la muse de la danse des ondes, ou bien encore par Calliope, c'est-à-dire la belle voix (11). »

D'après ce passage de Gerhard, c'est sur un rocher aride que les perfides et séduisantes filles d'Achéloüs auraient fixé leur résidence. Ceci nous amène à dire un mot des efforts qu'ont tentés les commentateurs et les mythologues pour déterminer la situation de l'île des Sirènes. Homère place l'île des Sirènes entre l'île d'Ala et le rocher de Scylla. C'est là qu'elles sont assises dans un pré fleuri, couvert des funèbres dépouilles de leurs victimes :

Ἀλλά τε Σειρῆνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ
Ἥμεναι ἐν λειμῶνι.....

Σειρήνων μὲν πρῶτον ἀνώγει θεσπεσιάων
Φθόγγον ἀλεύασθαι, καὶ λειμῶν' ἀνθεμόεντα (12).

---

(1) Ce fleuve sépare l'Étolie de l'Acarnanie et baigne la ville de Nicopolis.

(2) Ovid., *Métam.*, XVIII. Silius Italicus nomme aussi la Sirène *Acheloias*.

(3) Servius, *Georg.*, I, 8.

(4) Hyg., fab. 141, 125. — Nicaud, lib. III, *Mutator*.

(5) Apollonius Rhod., IV, 893.

(6) Creuzer, *Religions de l'antiquité*, liv. VII, chap. II (t. III, 1re part., p. 195).

(7) Euripid., *Hel.*, V, 167. — Cf. Winckelmann, *Mon. inéd.*, nos 46, p. 51.

(8) Plut., *Symp.*, IX.

(9) Voyez plus loin l'endroit où nous parlons plus en détail d'Achéloüs.

(10) Nicaise, *Discours sur les Sirènes.*

(11) « Die Sirenen, Musen des Truggesangs auf dürrem Eiland, » zeugte Acheolus, dergegen das Meer zuan Kraeften schwindet, mit » Sterope, oder bezeichnender mit einer der Musen : mit Melpomene, » die Muse harmonischer Strœmung, oder mit Terpsichore, als Musen » des Wellentanzes, auch wohl mit Kalliope das ist schœnklang. » Gerhard, *Auserlesene Griech. Wasenbilder.* Berlin, Reimer, 1840, 3 vol. grand in-4° pl., et 3 vol. texte (voyez t. II, p. 109, note 100).

(12) Hom., *Odyss.*, XII, 44, 45, puis 158, 159, etc. « Les Sirènes les retiennent par les douceurs de leurs chants dans une vaste prairie..... D'abord elle (la déesse) nous exhorte à fuir la voix enchanteresse des Sirènes, et à fuir loin de la prairie qu'elles habitent ».

L'auteur du poëme sur l'expédition des Argonautes (1) nous montre, au contraire, les Sirènes assises sur « un rocher élevé et escarpé » (Πετρη ἐυρπερδεν ἀπόρρόξ) (2), « un rocher neigeux (3) » (Σκόπελος νιφόεις), « une cime » (ἄκρη). L'opinion de l'auteur des *Argonautes* a prévalu; c'est sur un rocher qu'on place généralement les Sirènes. Ainsi, pour désigner la résidence des Achéloïdes, Mela emploie le mot *petræ;* Solinus, *Sirenum saxa;* Virgile, *scopuli;* Aulu-Gelle, *Sirenios scopulos;* Claudien, *saxa musica.* En plaçant la résidence des Sirènes sur un rocher, on se met d'accord avec la fable qui les fait se précipiter dans la mer; fable dont les traits principaux nous ont été conservés par l'auteur de l'*Argonautique.* « Elles se précipitèrent, dit-il, du haut des rochers dans la mer profonde »; et par Hygin : « A scopulis in quibus morabantur præcipitârunt se in » mare. »

A la rigueur, les deux opinions peuvent se concilier, et Apollonius place tantôt les Sirènes dans une île belle et fleurie, tantôt sur un endroit élevé, d'où elles observent les vaisseaux qui viennent à passer : « Aussitôt, dit ce poëte, ils aperçurent une île belle et fleurie où les Sirènes, filles d'Achéloüs, charment par leurs douces chansons tous ceux qui y abordent.... Elles sont toujours en observation sur une hauteur. »

Nous voyons les peintres et les sculpteurs se partager, comme les écrivains, entre ces deux formes de la fiction. Sur le cartouche de Cl. Nicaise, les Sirènes nous apparaissent debout dans une plaine (voy, pl. I, fig. 1); c'est aussi dans une plaine que nous les montre une autre figure citée par Fabrettus d'après un vieux monument des jardins du Vatican, ainsi qu'une pierre gravée citée par Creuzer (4) (voy. ici pl. I, fig. 3 *a*). Dans un autre dessin tiré des manuscrits de Pighii, « les Sirènes sont placées sur un rocher aride et escarpé. » Elles sont également représentées sur des rochers dans les monuments étrusques cités par Gori (5) (voy. fig. 4-6). Les figures 7 (6) et 8 (7) suivent la tradition du moyen âge, qui fait des Sirènes des monstres demi-femme et demi-poisson : elles les montrent par conséquent assises dans la mer à côté de leurs rochers.

Quant à la situation de l'île des Sirènes, il règne une confusion bien plus grande encore parmi les historiens et les géographes anciens. C'est en effet un point qu'il est fort difficile de bien établir. Sans discuter le plus ou moins de probabilité des différentes hypothèses émises à cet égard, nous nous bornerons à indiquer les différents endroits assignés pour résidence aux Sirènes, en y ajoutant les mythes qui ont donné lieu à ces suppositions.

Homère et d'autres ne parlent que d'une seule île ou d'un seul rocher, d'accord sur ce point avec les artistes qui ont représenté les Sirènes. D'autres, au contraire, nomment trois îles, communément *Sirenusæ* (*insulæ*), qu'ils disent avoir été habitées par les Sirènes.

Voici l'opinion d'Aristote : « On dit que les îles Sirénuses se trouvent en Italie, à l'extrémité du détroit situé en avant d'un lieu saillant et riche en baies, renfermant Cumes, et formant la limite de la Posidonie. C'est là aussi qu'est situé le temple des Sirènes, et que les habitants les vénèrent par de nombreux sacrifices. Ceux qui rapportent aussi leurs noms nomment l'une Parthénope, l'autre Leucosie, et la troisième Ligie (8). »

Strabon (9) parle de trois îles désertes et rocheuses qui portent le nom de Σειρηνουσαι, et qui se trouvaient près du promontoire de Minerve, aujourd'hui *punta della Campanella.* C'est pour cette raison, sans doute, que

---

(1) Ce poëme est à tort attribué à Orphée; il est même d'une origine plus récente que les poëmes d'Homère, et Beger se trompe quand il croit y trouver une autorité plus ancienne que l'*Odyssée.*

(2) *Argonautic.*, V, 1263, 1281, 1285.

(3) Par ce mot *rocher neigeux*, il ne faudrait pas entendre que le rocher fût couvert de neige. Cela signifie qu'il était blanchi par les ossements des victimes des Sirènes. Homère nous montre l'île *toute blanche d'ossements.* Virgile nous peint les rochers des Sirènes comme blanchis par les ossements de bien des hommes :

> Jamque adeo scopulos Sirenum advecta subibat
> Difficiles quondam, multorumque ossibus albos.

(4) Voyez Beger, *loc. cit.*, p. 2; voyez aussi Creuzer, *Relig. de l'antiq.*, pl. 229, n° 850.

(5) Gori, *Museum Etruscum.* Les figures 4 et 5 se trouvent dans le 1er vol., tab. 147, nos 1 et 2; elles sont tirées d'une urne funéraire qu'on voit à Volaterre, dans le palais de L. Maffei. La figure 7, qui se trouve sous le titre des volumes I et II, est un bas-relief d'un vase étrusque conservé dans le musée de Marchio Nicolini, à Florence.

(6) *Omnia Andreæ Alciati V. C. emblemata. Adjectis commentariis et scholiis... per Claudium Minoem Divionensem*, n° 115, p. 310.

(7) *Joachimi Camerarii medici V. Cl. symbolarum et emblematum centuriæ tres.* Vœgelin, 1605, 1 vol. in-4°, cent. II, p. 102, n° C.

(8) Aristot., *De mirabilibus auscultationibus* (Περι θαυμασιων ακουσματων), cap. CX.

(9) Strab., *Geogr.*, lib. I.

Strabon ajoute que quelques-uns nommaient ce promontoire « le promontoire des Sirénuses » (1). D'autres, comme Pline, placent le séjour des Sirènes dans le promontoire même de Minerve (2). Strabon (3) parle aussi d'un *promontoire des Sirènes* qui forme le golfe de Posidonie et qui est situé en face de l'île de Leucosie (aujourd'hui *Piana*). Servius cherche ailleurs le séjour des Sirènes : « Sirenes primùm juxtà Pelorum, post » in Capreis insulis habitârunt (4). » Ce que Servius nomme ici au pluriel *Capreæ insulæ* n'est qu'une seule île (5). Cette île de Caprée est, selon Beger, le véritable séjour des Sirènes; car, dit-il, c'est la seule qui réunisse les différentes qualités que les poëtes attribuent à l'île des Sirènes : c'est en même temps une île *rocheuse et fleurie*. Elle servait de résidence et de château fort à Tibère; elle lui plaisait beaucoup, dit Suétone, parce qu'on n'y pouvait aborder que d'un côté, par une entrée fort étroite, et que partout ailleurs des rochers escarpés, d'une hauteur immense, ainsi que les profondeurs de la mer, la rendaient inaccessible (6).

Juvénal nous montre le tyran confiné sur « l'étroit rocher de Caprée » :

.... Tutor haberi
Principis angusta Caprearum in rupe sedentis
Cum grege Chaldæo? (7) ....

Il paraît cependant que ce rocher, ou plutôt cette île rocheuse, inculte dans l'origine, fut fertilisée par les soins de l'homme et prit un aspect enchanteur. Elle se couvrit de belles cultures et d'habitations splendides. Stace l'appelle la *riche* Caprée :

..... Dites Capreæ, viridisque resultant
Taurubulæ, et terris ingens redit æquoris echo (8).

Il se plaît à rappeler le séjour qu'il y avait fait, chez un de ses meilleurs amis : « J'habitais à cette époque, dit-il, près des rochers fameux par le souvenir des Sirènes, au sein de la famille de l'éloquent Vopiscus (9). »

D'autres vantent cette île pour son heureux climat. Tacite attribue à Caprée une température très douce en hiver, parce qu'elle était préservée de la fureur des vents par une saillie de montagnes, et un été fort agréable, la mer étant ouverte de tous côtés. Ce lieu était donc parfaitement choisi pour devenir la résidence des enchanteresses nommées Sirènes : de riants ombrages et des rocs escarpés, des fleurs, et tout auprès l'écueil.

D'après une autre tradition, les Sirènes, lors du passage d'Ulysse et d'Orphée, se sont jetées à la mer et ont été changées en rochers, ce qui, selon les uns, aurait donné naissance aux îles Sirénuses. « Or, dit Beger, il est bien évident que si les corps des Sirènes ont été changés en îles Sirénuses, elles n'ont pas pu habiter auparavant ces îles; il faut donc en conclure que les Sirènes n'ont pas habité les Sirénuses, mais plutôt l'île de Caprée, située en face de ces îles. » Hygin semble insinuer que les Sirènes ont été changées en îles Sirénuses. Après avoir raconté qu'elles se sont précipitées dans la mer, il ajoute que ce lieu se nomme d'après elles *Sirénides*, et qu'il se trouve entre la Sicile et l'Italie (10).

Une tradition toute différente de celle que nous venons de faire connaître établit que les Sirènes n'ont pas

(1) Strab., *Geogr.*, lib. V, cap. IV.

(2) Plin., *Hist. nat.*, lib. III, cap. V : « Surrentum cum promontorio Minervæ, Sirenum quondam sede. »

(3) Strab., *Geogr.*, lib. VI, cap. I.

(4) Serv., *ad Virg. Æneid. lib.* V.

(5) Cluverius, *De Italia antiq.*, lib. IV, p. 1162-1169.

(6) Suet., *Tiber.*, cap. XL.

(7) « Veux-tu passer pour le tuteur du prince confiné sur l'étroit rocher de Caprée, au milieu d'une troupe de Chaldéens? » (Juv., *Satir.* X, v. 92, 93.)

(8) « La riche Caprée, la verdoyante Taurubule, retentissent de ses efforts, et l'écho en répercute au loin le bruit dans les plaines. » (Stat., *Sylvar.* lib. III, carm. I, *Œuvres complètes des auteurs latins, publiées par Nisard.*)

(9) Stat., *Sylv.* III, carm. I.

(10) « Locum ab iis Sirenides cognominari, qui est inter Siciliam et » Italiam. » Il faut ici faire observer que Hygin nomme *Sirenides* les îles que Strabon nomme *Sirenusæ*.

été changées en rochers, mais que leurs corps ont été jetés sur différentes rives qui prirent leur nom. Hoffmann confond ces rives avec les Sirénuses, auxquelles il impose les noms des Sirènes ; il dit dans son Lexique : « Les Sirénuses, ou rochers des Sirènes, sont trois petites îles, ou plutôt trois rochers, dans le golfe Pæstanien (1), près du promontoire des Sirénuses, qui termine ledit golfe. La plus rapprochée de ces îles se nomme Leucosie ou Leucasie, les autres Parthénope et Ligie (2). » Mais cette assertion de Hoffmann ne s'appuie sur aucune autorité.

Selon d'autres, les rives où l'on aurait enterré le corps des Sirènes, et auxquelles on aurait donné les noms de ces dernières, diffèrent entièrement des Sirénuses. Parthénope ne serait pas le nom d'une île, mais désignerait quelquefois la ville de Naples. Étienne dit : « Naples, ville célèbre de l'Italie, où repose Parthénope, l'une des Sirènes. » Suidas dit simplement : « Naples, où se trouve la statue de Parthénope. » Strabon : « Naples, où l'on montre le monument de Parthénope, l'une des Sirènes. » Pline : « Naples, ville de Chalsidenses, nommée aussi Parthénope à cause du sépulcre de l'une des Sirènes. » Et Silius : « L'une des Sirènes, fille d'Achéloüs, donna un nom célèbre à ces mers, et, fatale aux navigateurs, chantait sur les ondes pour la perte de ces malheureux. »

Cette tradition était tellement populaire, qu'Auguste fit graver la figure de la Sirène Parthénope sur les récompenses qu'il accordait à la ville de Naples. Spanheim (3) donne le dessin d'une de ces monnaies qui se trouvait dans la collection de la famille Petronia Fulvia (voy. pl. I, fig. 9). D'un côté se trouve l'effigie d'Auguste qui a restauré Naples, de l'autre la sirène Parthénope. Voici comment Nicaise explique symboliquement ce mythe de Parthénope à Naples : « Nous reconnaissons par toutes ces choses que la ville de Naples était le vrai séjour des Sirènes, car où pouvaient-elles, pour tous les autres plaisirs, aussi bien que pour celui de la musique, choisir plus commodément leur demeure qu'en ce lieu, où les empereurs romains habitaient la plus grande partie de l'année. C'est de là que je me persuade que les Napolitains ont toujours pris Parthénope pour leur symbole, tant à cause, s'il m'est permis de le dire, que par ses ailes elle marque qu'elle a toujours volé jusqu'au ciel et s'est élevée au-dessus des autres villes d'Italie, tant par sa noblesse et les beaux esprits qu'elle a produits, qu'à cause que par sa lyre elle marque l'agrément de la ville, la douceur et affabilité de ses citoyens et la tranquillité de son état et de sa concorde (4). » En traçant avec une naïve emphase cet éloge de la ville de Naples auquel le dicton célèbre : *Veder Napoli, e poi morire*, aurait pu servir de conclusion, Nicaise ne s'aperçoit pas que sa plume elle-même prend des allures de Sirène et n'évite pas les formes entortillées.

Le souvenir des Sirènes vit encore à Naples : il y a dans cette ville un *palais des Sirènes* dont on attribue la fondation à Jeanne II, et qui doit son nom aux séductions, aux pompes de tout genre que cette reine s'était plu à multiplier dans cette résidence favorite. Aujourd'hui le palais des Sirènes est transformé en verrerie ; des vapeurs rougeâtres, des bruits sinistres, remplissent le jour son enceinte désolée ; et la nuit, il est, à en croire le peuple napolitain, visité par le diable, qui vient de temps en temps y tenir sa cour au milieu des hibous effarouchés (5).

Leucosia était une île située de l'autre côté du golfe Pæstanien, et éloignée par conséquent des Sirénuses de toute la largeur du golfe, comme Pline d'ailleurs le donne à entendre (6). Strabon en parle en ces termes : « Si de la Posidonie on s'avance dans la mer, on rencontre l'île de Leucosie (7) à peu de distance de la terre ferme ; elle tient son nom de l'une des Sirènes qui, après s'être précipitée au fond de la mer, selon la tradition, y fut jetée sur le rivage (8). » D'après Lycophron, Leucosie ou Leucasia fut jetée sur le rivage élevé

(1) *Pæstanus Sinus*, aujourd'hui le golfe de Salerne.

(2) « *Sirenussæ* vel *Sirenusæ*, Petræ Sirenum, Melæ, Saxa Sirenum » Solino, insulæ tres parvæ, velut scopuli in sinu Pæstano apud promontorium Sirenussorum, quod sinum prædictum finit. Quarum » proprior Leucosia, sive Leucasia dicitur, reliquæ Parthenope et » Ligia ». (Hoffmann, *Lexicon*.)

(3) *Ezechielis Spanheimii dissertationes de præstantia et usu numismatum antiquorum*. Lond., Schmith., 1706 (2 vol. in-fol.), p. 281 et suiv. — La même figure est reproduite par Nicaise et Beger.

(4) Ch. Nicaise, *Discours sur les Sirènes*, p. 32.

(5) Voyez l'intéressante relation intitulée : *D'Angers au Bosphore*, par M. Godard. Paris, Maison, 1837, p. 350.

(6) « Contra Pæstanum sinum Leucasia est, a Sirene ibi sepulta » appellata ». (Plin., *Hist. natur.*, lib. III, cap. VII.)

(7) Aujourd'hui Piana.

(8) Strab., *Geogr.*, lib. VI, cap. X.

d'Enipée, et donna longtemps son nom à ce rocher où le violent Is et son voisin le Laris déversèrent leurs eaux (1).

Enfin l'île de Ligée était la plus éloignée du siége des Sirènes. « Dans la Brutie, dit Solinus, se trouve un temple de Minerve élevé par Ulysse et une île nommée Ligée à cause de la Sirène qui y est ensevelie et qui porte ce nom (2). » Cette île est située tout près de la ville de Terine, dans le golfe de ce nom. C'est à cause de cette proximité qu'on la nomme quelquefois *scopulus Terinæus*, rocher de Terine, au dire de Cluverius. C'est pour cette raison aussi que Lycophron a pu dire que la sirène Ligea avait été jetée sur le rivage de Terine en repoussant le flot.

Il est donc établi que ce ne sont pas les Sirénuses (*Sirenusæ*) qui portaient les noms propres des Sirènes, mais bien la ville de Naples et les deux îles Leucosie et Ligée, assez distantes des îles Sirénuses.

Tout cela, au fond, importe peu. La topographie d'un mythe doit nécessairement prêter aux conjectures et rester dans le vague. Mais si, passant du domaine de la fiction dans celui de la réalité, on reconnaît que la fable des Sirènes, comme celle de Charybde et Scylla, a été imaginée pour expliquer sous une forme poétique les dangers qui attendent les navigateurs sur les mers, ou bien, dans un sens philosophique, les périls que l'homme en cette vie rencontre sur sa route, on s'inquiétera peu de savoir quel est celui des anciens géographes ou historiens qui a su le mieux déterminer le lieu de résidence de ces divinités marines. Il suffit de constater que des îles et des écueils situés entre l'Italie et la Sicile, paraissent avoir eu tour à tour le privilége d'être rattachés à la fable des Sirènes, et ont été pris tantôt pour le lieu d'habitation de ces subtiles enchanteresses, tantôt pour le résultat même de leurs métamorphoses. Ces îles et ces écueils ne sont pas toujours à une très grande distance les uns des autres, ils appartiennent à la même région maritime; on pouvait donc facilement les confondre entre eux. C'est en Sicile, comme l'a fort bien remarqué M. Alfred Maury, qu'ont pris naissance un grand nombre de dogmes et de symboles relatifs au passage et au séjour des âmes dans les enfers, et nous ne devons pas être étonnés de rencontrer dans le même lieu les Sirènes, que nous verrons bientôt figurer dans le cortége de Proserpine, jouer le rôle de divinités psychopompes, et revêtir en partie cette forme d'oiseau sous laquelle les anciens aimaient à représenter l'âme humaine après sa séparation d'avec le corps, surtout dans les cas de mort violente.

Après avoir parlé de l'origine et de la résidence des Sirènes, il nous reste à faire connaître dans leurs traits principaux ces êtres qui, nous l'avons vu, jouent un si grand rôle dans la mythologie antique. Un mot d'abord sur leur forme. L'interprétation du mythe classique par l'art nous occupera dans une autre partie de ce travail; nous nous bornerons ici à décrire les Sirènes sans entrer dans l'examen des monuments divers que nous offrent sur elles les musées et les recueils iconographiques. Notons donc que l'art antique prête aux Sirènes tantôt la forme d'une vierge nue ou vêtue, avec ou sans ailes; tantôt celle d'un oiseau à tête humaine, tantôt celle d'une femme avec ailes, pattes et queue d'oiseau (3). Enfin, à une époque plus récente, les Sirènes commencent à se montrer sous les traits de femmes-poissons (4). De ces diverses figures attribuées aux célèbres enchanteresses, c'est la dernière qui est restée la plus populaire, et c'est celle aussi dont s'est surtout emparée la fantaisie du moyen âge.

---

(1) Lycophr. *in Alexandr.*, 723.

(2) « Mox in Bruttiis ab Ulysse exstructum templum Minervæ, » insula Ligea appellata, abjecto ibi corpore Sirenis ita nominata. » (Solin., cap. VIII.)

(3) Sur quelques monuments dont l'ancienneté paraît douteuse, on trouve une Sirène mâle, c'est-à-dire une Sirène avec le buste d'un homme, des jambes d'oiseau, des ailes et quelquefois la queue d'un coq. La figure 14, pl. II, représente une Sirène de cette espèce, d'après un dessin tiré du *Bilder Lexicon*, dont la provenance n'est pas indiquée.

(4) Lucien, qui a parodié tant de mythes antiques, n'avait garde d'oublier celui des Sirènes. Il les fait figurer dans un de ses romans intitulé *Histoire véritable*, et où il a imité, si l'on en croit Photius, un ouvrage d'Antonius Diogène, contemporain d'Alexandre le Grand, sur l'île de Thulé. On peut du moins reconnaître l'île des Sirènes dans cette île de Cabaluse (qui renverse à terre), où Lucien fait aborder son héros, narrateur d'une nouvelle Odyssée qui a pu servir de modèle aux voyages extravagants de Cyrano de Bergerac. L'île de Cabaluse est peuplée de femmes belles et jeunes; elle a pour capitale Hydamandie. Le navigateur dont Lucien nous transmet le récit est fort bien accueilli, ainsi que ses compagnons, par les habitantes de Cabaluse. Chacune de ces jeunes femmes donne l'hospitalité à un marin; mais tant de politesse devient suspecte au héros. Il regarde à terre, et s'aperçoit que le sol est jonché d'ossements. Il

Après avoir créé ces êtres symboliques, l'imagination des anciens dut leur créer aussi une histoire, dont nous connaissons le principal épisode, l'essai infructueux de leurs enchantements sur le sage Ulysse. Autour de cet épisode divers mythes postérieurs à Homère sont venus se grouper, et en les rapprochant nous aurons reconstitué l'histoire des Sirènes telle que nous la racontent, en fragments trop rares, les poëtes et les mythologues.

Pour procéder par ordre, il faut présenter en dernière ligne les faits relatifs à la naissance des Sirènes. Une tradition assez répandue rattache l'origine des Sirènes à une vengeance de Cérès, mère de Proserpine. D'après cette tradition, les Sirènes sont des nymphes de la suite de Proserpine. Quand celle-ci fut enlevée par Pluton (1), elles restèrent sourdes aux cris de leur maîtresse, et Cérès, pour les punir, les changea en monstres à tête humaine et à corps d'oiseau (2).

L'indifférence des Sirènes pour Proserpine, telle qu'elle ressort de la version d'Hygin, est toutefois contestée par plusieurs poëtes, entre autres par Apollonius et Ovide. Les Sirènes, dit Apollonius, honorèrent autrefois par leurs chants communs la fille de Cérès encore vierge (3). Ovide prétend même que les Achéloïdes ont été métamorphosées en Sirènes sur leur propre demande, afin de se mettre à la recherche de Proserpine. Écoutez le poëte latin : « Mais vous, filles d'Achéloüs, d'où vous viennent, avec un visage de vierge, ces ailes et ces pieds d'oiseaux ? Serait-ce qu'au moment où Proserpine cueillait les fleurs du printemps, vous étiez au nombre de ses compagnes, ô Sirènes? Après l'avoir vainement cherchée sur toute la terre, emportées sur la mer par votre sollicitude, vous souhaitiez de pouvoir vous soutenir à la surface des flots avec des ailes ainsi qu'avec des rames. Les dieux se montrèrent faciles à vos prières : vous vîtes soudain votre corps se revêtir d'un plumage doré, et pour conserver ces chants dont l'harmonie charme l'oreille, pour conserver le trésor de votre voix, les dieux vous laissèrent vos traits de vierge et le langage des humains (4). »

Une autre version de la naissance des Sirènes fait intervenir Aphrodite, qui les punit par cette métamorphose d'avoir voulu échapper à ses lois en restant vierges (5). Dans cette dernière fable, comme dans la première, la naissance des Sirènes est attribuée à une vengeance divine, contrairement à l'ingénieuse explication d'Ovide. Quelle que soit l'interprétation à laquelle on donne la préférence, la métamorphose des Sirènes en oiseaux n'est

---

observe son hôtesse et découvre que son corps de femme repose sur des pieds d'âne. Il tire alors son épée, et la perfide magicienne, effrayée de ses menaces, lui avoue que l'île est peuplée de femmes marines appelées *onoscéles* (à jambes d'âne), qui attirent chez elles les étrangers pour les dévorer. Le marin appelle alors ses compagnons, mais à ces cris la magicienne se change en eau et disparaît. Avertis néanmoins du péril, les navigateurs regagnent prudemment leur navire et se hâtent de fuir Cabaluse. (Voyez l'*Histoire véritable* de Lucien, traduction de Perrot d'Ablancourt, p. 120-121.)

(1) Hyg., I, 1.

(2) Les circonstances du rapt de Proserpine sont connues. La jeune déesse cueillait des fleurs printanières au bord d'un lac, — quelques-uns disent dans une prairie, — lorsque le roi des enfers la surprit, s'empara d'elle et l'emporta sur son char jusqu'aux bords du Styx. Cérès cherche vainement sa fille pendant neuf jours. Elle se rend avec Hécate auprès d'Hélène, qui lui apprend le nom du ravisseur, et l'assentiment que Jupiter a donné à son union avec Proserpine. Cérès, indignée, se retire de l'Olympe et vient sur la terre où elle fait sentir aux hommes le poids de son courroux; elle les frappe d'une année de disette. Vainement Jupiter essaye de la fléchir et de la ramener dans l'assemblée des dieux. Elle déclare n'y vouloir retourner que lorsqu'elle aura revu sa fille. Mais pour que Proserpine lui soit rendue, il faut que la jeune déesse ait gardé aux enfers une stricte abstinence. Cette loi rigoureuse, Proserpine l'a enfreinte : elle a goûté au fruit d'une pomme de grenade que lui a offerte Pluton. Cependant Jupiter, pour mettre un terme à ce différend, décide qu'elle passera une partie de l'année dans le royaume de son époux et l'autre partie dans l'empire céleste. Apaisée par cet arrêt conciliateur, Cérès recommence à combler les hommes de ses bienfaits. « Chez les Grecs, dit le savant commentateur de Creuzer, Proserpine fut à la fois le symbole divin de la végétation, de la vie, de la nature, qui fleurit et qui meurt pour renaître à la surface de la terre, reine des morts qui vécurent sur cette terre et qui doivent, à son exemple, revivre d'une vie nouvelle. » (Creuzer, *Relig. de l'antiq.*, trad. de M. J.-D. Guigniaut, t. III, 3e part., p. 1115.)

(3) Apoll., lib. IV, v, 897.

(4) . . . . Vobis, Acheloides, unde
Pluma pedesque avium, quum virginis ora geratis?
An quia, quum legeret vernos Proserpina flores,
In comitum numero mixtæ, Sirenes, eratis?
Quam postquam toto frustra quæsistis in orbe,
Protinus ut vestram sentirent æquora curam,
Posse super fluctus alarum insistere remis
Optastis; facilesque deos habuistis, et artus
Vidistis vestros subitis flavescere pennis.
Ne tamen ille canor, mulcendas natus ad aures,
Tantaque dos oris linguæ deperderet usum,
Virginei vultus, et vox humana remansit.
(Ovid., *Metam.*, lib. V, v. 553 seqq.)

(5) Eustathe, p. 1709, 45.— Elien, H. A. XXVII, 23.— Apollon., IV, 896, 59. Un érudit allemand a recueilli une autre version qui continue celle d'Ovide. D'après cette version, les Sirènes, furieuses de l'enlèvement de Proserpine, se seraient rendues d'un vol rapide sur un promontoire de la Sicile pour y exercer le funeste prestige de leur chant sur les voyageurs. (Voyez B. Friedreich, *Die Realien in der Iliade und Odyssee*. Erlangen, 1851. 1 vol. in-8, p. 23 et suiv.)

pas à considérer comme un fait particulier à ces divinités aquatiques. Un grand nombre de personnages mythologiques subissent la même transformation. Nous aurons souvent l'occasion d'en citer des exemples. Là où le principe de la lumière est mis en rappprt avec l'élément humide, l'oiseau devient l'emblème de certaines croyances relatives à des phénomènes astronomiques et en même temps à la transmigration des âmes. Cette idée est fort ancienne : elle appartient à l'Inde comme à l'Égypte; les Grecs et les Latins l'ont admise dans leurs dogmes religieux; enfin, loin de rester étrangère aux traditions du Nord, elle s'y présente sous mille formes et pour ainsi dire à chaque instant. Les livres d'Hermès enseignent que l'oiseau est le degré immédiat au sortir duquel l'âme rentre dans le corps humain, et qu'elle atteint le faîte de la gloire qui lui est réservée, lorsqu'elle se voit admise dans les étoiles fixes, dans le Soleil ou dans Sirius (1). Il faut se rappeler cette interprétation du symbole non-seulement toutes les fois qu'il s'agira des Sirènes-oiseaux, mais encore quand il sera question du Cygne et de son chant.

Une fois la question de l'origine des Sirènes éclaircie, trois ordres de faits se présentent dans leur histoire : les séductions qu'elles exercent sur les navigateurs, leur rivalité avec les Muses, enfin les circonstances de leur mort.

Deux exemples mémorables des séductions exercées par les Sirènes nous sont offerts par l'*Odyssée* et par l'*Argonautique*. Nous ne reviendrons pas sur le récit d'Homère, cité plus haut. Dans ce récit, c'est Ulysse, on le sait, qui figure et qui sort vainqueur de la périlleuse épreuve. Dans le récit de l'*Argonautique*, c'est Orphée qui est le héros. Les Sirènes sont assises sur un rocher, non loin de la mer : elles font entendre leurs chants perfides, espérant attirer les Argonautes sur les écueils; mais Orphée conjure le charme, il prend sa lyre, il entonne un de ses plus beaux hymnes, et les Sirènes confondues sont réduites au silence.

« Ce n'a pas été une grande gloire pour les Argonautes, remarque fort naïvement Beger à ce propos, d'avoir résisté aux séductions des Sirènes, puisque le chant de celles-ci, couvert par celui d'Orphée, n'a pu être entendu par eux, tandis qu'Ulysse a dû son salut soit à sa prudence accoutumée, soit aux conseils de Circé. »

La lutte des Sirènes avec les Muses est un des épisodes importants de leur histoire. Cette lutte eut lieu, d'après certains mythologues, à l'instigation de Junon. « Corone, dit Pausanias, possédait un autel commémoratif de Mercure Épimélios sur la place publique, et un autre consacré aux Vents. Un peu plus bas se trouve une chapelle de Junon avec une statue antique, l'œuvre de Pythodorus le Thébain; cette statue porte sur la main des (figures de) Sirènes, car on raconte que les filles d'Achéloüs, persuadées par Junon, osèrent provoquer les Muses, leur arrachèrent les plumes de leurs ailes et s'en firent des couronnes (2). »

Eustathe (3) raconte à peu près la même fable; seulement il précise mieux l'objet de la lutte qui est un tournoi purement musical. Il confirme la défaite des Sirènes et les violences des Muses victorieuses. Le mythe rapporté par Pausanias et par Eustathe forme le sujet d'un bas-relief (voy. pl. II, fig. 10) tiré d'un sarcophage de marbre du palais de la famille Neri à Florence (4). L'artiste s'y est permis une licence assez fréquente chez les anciens. Il a représenté sur un seul tableau deux scènes différentes ayant rapport à une même histoire. Sur la première partie du tableau on voit Jupiter, juge de la lutte, assis sur un trône, tenant en main le sceptre et la foudre; l'aigle est assis à ses pieds. D'un côté de Jupiter se trouve Junon, qui a provoqué le combat et qui paraît invoquer le juge en faveur des Sirènes; de l'autre côté se trouve Minerve, sœur et patronne des Muses (5). En présence de ces divinités, les trois Sirènes luttent avec un nombre égal de Muses. L'une des Sirènes, jouant de la double flûte, est opposée à Euterpe; une autre est en lutte avec Érato sur la lyre, et la troisième, qui chante, est opposée à Polymnie. Deux des Muses, Uranie et Thalie, qu'on reconnaît à leurs attributs (6), se trouvent dans le fond et ne prennent point part à l'action.

(1) Creuzer, *Relig. de l'antiq.*, liv. III, chap. VIII.

(2) Paus., *Beoticis*, IX, 34, 2.

(3) Eustathe, p. 85, 36.

(4) *Ancient unedited Monuments, Statues, Busts and Bas-reliefs, by James Millingen*. London, 1822, 1 vol. pl. et 1 vol. texte, gr. in-4. Pl. XV, p. 28 et suiv.

(5) Minerve passe pour avoir inventé la double flûte et la lyre, et donné le premier de ces instruments aux Muses. (Aristid. *Orat. in Minerv.*, t. I. p. 14.)

(6) Pour tout ce qui concerne les attributs des Muses, voir les observations de Visconti dans le *Musée Pio Clem.*, tom I, tab. 16-26; t. IV, tab. 14, 15, et Creuzer, *Relig. de l'antiq.*, t. III, 1re partie, liv. VII, p. 184 et suiv.; *ibid.*, 3e partie, *Notes et Éclaircissements*, p. 351 et suiv.

La seconde scène nous fait voir le résultat de cette lutte. Les Sirènes se trouvent dans un état d'affliction et de désespoir, tandis que les Muses, victorieuses, leur infligent un châtiment et leur arrachent les plumes de leurs ailes. L'une des Sirènes, tombée par terre, embrasse les pieds de la neuvième Muse, qui se trouve à l'extrémité du tableau, et qui, sans doute, est Melpomène leur mère (1). Elle ne prend point part à l'action; mais elle paraît être un triste témoin de la défaite de ses filles.

Selon Millingen, ce monument, dont l'exécution est d'un ordre inférieur, remonterait au III[e] siècle de notre ère, époque où les arts étaient à la dernière période de leur décadence.

Cette même scène se trouve reproduite en partie sur un monument de Winckelmann (voy. pl. III, fig. 11) (2). On y voit, tenant une flûte de chaque main, une Sirène à laquelle une Muse arrache les plumes de ses ailes.

Enfin, un dernier monument représentant la même scène est reproduit par Creuzer (pl. II, fig. 12) (3). Les Muses, après avoir vaincu les Sirènes au combat du chant, leur arrachent les plumes. Une Sirène, demi-femme et demi-oiseau, est étendue par terre; une a près d'elle la lyre. Ce monument se rapproche le plus de la tradition d'Homère, en ce qu'il ne montre que deux Sirènes au lieu de trois, tandis qu'il y a en même temps quatre Muses. Il est vrai que nous pouvons nous demander si nous l'avons tout entier sous les yeux?

Nous donnerons plus loin quelques éclaircissements sur le sens philosophique de ce mythe.

Arrivons maintenant à la mort ou *métamorphose* des Sirènes. Ici, comme dans toute leur histoire, nous rencontrons des témoignages assez peu concordants. « Il avait été prédit aux Sirènes, dit Hygin, qu'elles vivraient jusqu'au jour où leur charme serait impuissant à retenir un des voyageurs passant devant leur île. Ulysse causa leur malheur : grâce à sa ruse, il réussit à passer sain et sauf devant les rochers qu'elles habitaient, et les Sirènes se précipitèrent dans la mer. » L'auteur de l'*Argonautique* revendique au contraire pour Orphée l'honneur d'avoir porté les Sirènes à cet acte de désespoir. Il fait parler Orphée. Le divin poète raconte comment par son chant et sa lyre il élude les chants des Sirènes, et il ajoute : « Les Sirènes, sur leur rocher neigeux, qui jouaient de la lyre, furent consternées et cessèrent leurs chants. L'une jeta sa flûte, l'autre sa lyre; elles soupirèrent profondément, puisque la triste destinée d'une mort fatale approchait, et du haut de leurs rochers elles se précipitèrent dans les profondeurs de la mer mugissante. Leurs corps prirent eux-mêmes la forme de rochers (4). »

Telle est la fin de ce qu'on peut appeler la vie terrestre des Sirènes; mais les écrivains anciens nous les montrent poursuivant leur rôle dans le monde des âmes, où elles deviennent des génies psychopompes. Le même chant qui a servi à perdre d'imprudents mortels résonne pour célébrer le triomphe de l'âme du juste qui monte dans les régions de l'éther, quelquefois aussi pour adoucir les derniers moments du sage. « Les Sirènes, dit Platon, inspirent aux âmes des mourants l'amour des choses célestes et divines, et l'oubli des choses mortelles. Elles racontent dans les enfers tout ce qui se passe dans les cieux... (5). » On reconnaît ici l'influence de la mythologie égyptienne sur la mythologie grecque. Les Sirènes étaient chez les Égyptiens les symboles de la sagesse, les guides mélodieux des âmes dans l'infernal séjour. Euripide est fidèle à cette version, quand il nous montre les âmes s'élevant aux cieux sur les *ailes d'or des Sirènes*. C'est en souvenir de ce rôle funéraire qu'on les a rangées quelquefois dans la classe des divinités catachthoniennes ou souterraines. Elles deviennent ainsi presque sœurs des Harpies, autres habitantes ailées des régions infernales. Elles ont, au contraire, un caractère céleste et bienfaisant dans cette belle allégorie du X[e] livre de la *République*, où, par la bouche de Socrate, le philosophe athénien expose ses idées sur la composition astronomique de l'univers et sur les des-

(1) Voyez plus haut, p. 7.

(2) Winckelmann, *Monumenti antichi inediti*, pl. n° 46. Explic., t. II, chap. XVIII, II, p. 56.

(3) Creuzer, *Relig. de l'antiq.*, pl. LXXXII, n° 298, explic., p. 138.

(4) Selon Nicaise, elles furent changées en poissons, d'oiseaux qu'elles étaient auparavant; mais aucun passage n'appuie cette opinion. C'est même un fait à peu près établi parmi les plus savants archéologues, que les Sirènes, dans l'*Argonautique* comme dans Homère, sont présentées sous les traits de belles jeunes femmes; elles ne peuvent donc avoir été changées en poissons, d'*oiseaux* qu'elles étaient auparavant, ainsi que Nicaise le dit à tort.

(5) Pour plus amples détails sur la part des Sirènes dans l'harmonie des sphères, voyez plus loin le chapitre intitulé : *Musique des Sirènes*.

tinées humaines. Socrate suppose un guerrier arménien frappé dans une bataille, et dont l'âme revient habiter le corps, après une absence de plusieurs jours employés à visiter les espaces célestes. Nous ne suivrons pas l'âme de l'Arménien dans tous les détails de son merveilleux pèlerinage. La partie du récit de Platon qui touche à notre sujet est celle où l'âme errante arrive devant la muraille lumineuse qui, suivant le philosophe grec, forme l'enveloppe du vaisseau du monde. A la voûte céleste est suspendu un fuseau gigantesque, qui tourne entre les mains de la Nécessité et entraîne dans sa course éternelle huit orbes de couleurs variées. Sur chacun de ces cercles est assise une Sirène « qui tourne avec lui, faisant entendre une seule note de sa voix, toujours sur le même ton ; mais de ces huit notes différentes résulte un seul effet harmonique. » Au concert des Sirènes s'unissent les voix des Parques, filles de la Nécessité, qui siégent sur des trônes autour du fuseau, vêtues de blanc et la tête couronnée d'une bandelette. La Sirène reçoit donc du génie de Platon une mission plus grande encore que celle de *conductrice des âmes*. C'est au mouvement de sa voix que s'accomplit le mouvement des diverses sphères célestes. Elle devient une personnification de cette harmonie des mondes, de cette ineffable musique des sphères dont Pythagore s'était flatté de surprendre les secrets (1).

Appliquant aux idées et aux dogmes chrétiens la belle conception du philosophe grec, Chateaubriand place dans les *Natchez* le tableau suivant :

« ...... Les deux saintes (Geneviève et Catherine) croient avoir fait des progrès, et elles ne touchent encore qu'à l'essieu commun de tous les univers créés.

» Cet axe d'or vivant et immortel voit tourner tous les mondes autour de lui dans des révolutions cadencées. A distance égale, le long de cet axe, sont assis trois Esprits sévères : le premier est l'Ange du passé, le second l'Ange du présent, le troisième l'Ange de l'avenir. Ce sont ces trois Puissances qui laissent tomber le temps sur la terre, car le temps n'est point dans le ciel et n'en descend point. Trois anges inférieurs, semblables aux fabuleuses Sirènes pour la beauté de la voix, se tiennent aux pieds de ces trois premiers anges, et chantent de toutes leurs forces ; le son que rend l'essieu d'or du monde, en tournant sur lui-même, accompagne leurs hymnes. Ce concert forme cette triple voix du temps qui raconte le passé, le présent et l'avenir, et que des sages ont quelquefois entendue sur la terre en approchant l'oreille d'un tombeau durant le silence des nuits. »

Nous venons de signaler le rapport que ce nouveau caractère des Sirènes établit entre les mythes de la Grèce et ceux de l'Égypte. Il est impossible, à ce propos, de ne pas remarquer une analogie non moins frappante entre ces divinités ornithomorphes et les *Souparnas*, ou oiseaux célestes de la mythologie hindoue (2). Plusieurs traits de la fable des Sirènes se retrouvent, d'ailleurs, dans des fictions hindoues, interprétées par le grand poëte Kalidâsa, l'auteur de *Sakontalâ*. La mythologie hindoue reconnaît trente-cinq millions de Nymphes, parmi lesquelles mille soixante figurent au premier rang, et les principales de ces dernières sont : Urvasi, Ménakâ, Rembhâ, Tilattamâ, Alambuschâ. Comme les Sirènes classiques, ces Nymphes sont des déités marines ; comme Aphrodite, elles sont nées de l'écume de la mer, et leur nom même (3) atteste leur origine, racontée ainsi dans le premier livre du *Ramayana*. « Alors sortit des profondeurs agitées la foule des Apsarasas... Il en naquit des myriades, toutes revêtues d'habits célestes, ornées de pierreries célestes, mais leur nature extérieure était encore bien plus divine, riche en tous les dons de la grâce, de la jeunesse et de la beauté... » On voit à quels rapprochements se prête le mythe des Sirènes, étudié dans ce qu'on pourrait appeler son aspect *funéraire*. Ces Nymphes destinées à charmer les âmes des morts, et qui peuplent le ciel des dieux hindous aussi bien que l'enfer des Grecs et des Égyptiens ; ces êtres qui unissent une beauté séduisante à une voix mélodieuse, n'ont-ils pas inspiré l'auteur du *Coran*, et ne peut-on pas reconnaître quelques-uns de leurs traits dans les *houris*, cette création bien postérieure du génie musulman ? Ainsi se montre une fois de plus le lien qui unit dans une parenté singulière les fables de la mythologie grecque et celles de l'Orient.

Pour établir le caractère oriental des Sirènes, il semble au premier abord que l'on soit autorisé à s'appuyer

(1) Ap. *Quæst. Symp.*, lib. IX, 146.

(2) Ce rapprochement est indiqué par M. A. Maury, *Revue archéol.*, IV[e] année, 2[e] partie, 1848.

(3) *Apsaras* : de *ap*, eau ; *sara*, celui qui meut. — Voyez à ce sujet Schlegel, *Theater der Hindu's aus der Englischen Uebertragung des Sanscrit-originals, von H. Wilson ; metrisch uebersetzt.* Weimar, 1828.

du témoignage de la Bible. Parmi les êtres monstrueux qu'il place dans Babylone déserte, Isaïe nomme les Sirènes, ou tout au moins des êtres qui peuvent leur être assimilés : « Et respondebunt ibi ululæ in ædibus ejus, et Sirenes in delubris voluptatis (1). » Toutefois Bochart, l'auteur du *Hierozoikon*, prétend que ni dans ce passage, ni dans aucun autre endroit de la Bible, il n'est question des Sirènes, et que les animaux auxquels les Septante et la Vulgate ont donné ce nom n'avaient aucun rapport avec elles. S'il en est ainsi, une conjecture nouvelle serait permise sur la nature du monstre dont Isaïe a voulu parler et dont le nom est traduit par le mot *sirène*. Ne pourrait-on rattacher à cette allusion du prophète le souvenir de Dercète, une des grandes divinités des Syriens, qui, après avoir été séduite, se jeta dans un lac près d'Ascalon, et y fut changée en un monstre qui était femme depuis la ceinture jusqu'en haut et dont la partie inférieure se terminait par une queue de poisson? C'est à elle qu'Ovide adresse cette apostrophe : « Doit-elle conter ton aventure, ô Dercète, nymphe de Babylone, qui vis tes membres se revêtir d'écailles, et qui, depuis ta métamorphose, s'il faut en croire les peuples de Syrie, résides au fond des marais? » Cette nymphe de Babylone dont la fille fut changée en oiseau n'a-t-elle pas exercé une certaine influence sur l'opinion de ceux qui ont retrouvé la trace et le nom des Sirènes dans la Bible, et qui, de là, les ont transportées dans la symbolique chrétienne en adoptant, pour les représenter, cette forme de femme à queue de poisson dont les reproductions sur les monuments se multiplient au moyen âge? Nous n'attachons pas d'ailleurs à cette conjecture plus d'importance qu'elle n'en mérite. En tout état de cause, le témoignage de la Bible à propos des Sirènes demeure fort douteux et peut être facilement controversé.

Les Écritures font aussi mention d'un monstre imaginaire, nommé *Lamia*, qui a de l'analogie avec les Sirènes. On lui prête les traits de la femme avec des jambes de cheval, et l'on y voit l'image de ceux qui paraissent à l'extérieur mous et efféminés, et qui au dedans sont brutaux et luxurieux. Mais si nous voulons découvrir des traits de ressemblance encore plus frappants entre certains mythes et celui des Sirènes, il faut interroger de nouveau les conceptions si variées du paganisme.

Les oiseaux ravisseurs de Memnon, satellites des divinités infernales, qui viennent chanter et faire des libations sur la tombe du dieu de la lumière, nous ramènent plus naturellement aux Sirènes psychopompes que les lamies aux corps de femme et aux jambes de cheval dont parlent les livres saints. Enfin un autre mythe rend encore plus facile la tentative de rapprochement que nous essayons ici. Ce mythe est celui des oiseaux de Diomède, sur lequel M. Vinet a publié une ingénieuse et piquante dissertation où les grâces du style s'allient à une solide érudition. Les oiseaux de Diomède ont visiblement le caractère funèbre et sacré que les fables antiques prêtent aux Sirènes ailées. Entre les compagnons de Diomède changés en oiseaux et les compagnes de Proserpine devenues sirènes, il serait aisé de noter plus d'une analogie. D'après Ovide, c'est la vengeance de Vénus qui a privé de la forme humaine les compagnons de Diomède. Sans entrer dans de longs détails sur l'origine de cette métamorphose, Virgile se borne à nous les peindre volant près des rivages, dans des vers d'une admirable mélancolie :

> Fluminibusque vagantur aves (heu, dira meorum
> Supplicia!) et scopulos lacrymosis vocibus implent (2).

D'après Antonin Liberalis (3), Diomède fut enseveli dans une île de l'Adriatique où il était mort de vieillesse, et ses compagnons ayant été massacrés par les Illyriens, Jupiter, après avoir fait disparaître leurs corps, changea leurs âmes en oiseaux. Un vase peint (4), venu de l'Étrurie et acquis par le Musée Britannique, montre un guerrier ailé planant sur un navire près d'un rocher sur lequel se tient un oiseau. M. Vinet reconnaît dans cette peinture tous les traits du mythe de Diomède, et voit dans ce mythe un ingénieux détour pour exprimer la relation de l'âme et de l'oiseau.

---

(1) Is. XIII, 22. La version chaldaïque a *Dracones* pour Sirènes; saint Jérôme, *dæmones* ou *dracone* « magnos cristata et volantes »; le scoliaste grec, *volatilia* « quæ noctu emettunt querula vocem, ac propemodum ululant ». L'interprète latin a préféré le mot *Sirènes*. (Cf. Schott., *loc. cit.*)

(2) *Æneid.* XI, 273.

(3) *Transformat.*, XXXVII.

(4) Publié par M. Gehrard, *Auserles. Grieschische Vasenbild.*, t. III, p. 101.

Nous ne pouvons que nous ranger à une opinion qui confirme si heureusement nos propres observations sur le mythe des Sirènes-oiseaux. Nous ajouterons qu'il y a là encore un indice des intimes rapports qui existèrent entre la Grèce antique et l'Orient (1), puisqu'on retrouve l'idée de l'oiseau envisagé comme personnification de l'âme jusque chez les Arabes, qui se figuraient que le sang du cerveau d'un mort devenait un oiseau appelé *hamah*, qui faisait la visite du sépulcre chaque siècle une fois (2). Nous ne reproduirons pas les divers arguments développés par M. Vinet à l'appui de son explication du vase étrusque du *British Museum*. Ce qui résulte de son intéressante dissertation, c'est que l'oiseau de Diomède n'est ni la foulque, comme le croyait Pline, ni le cygne, comme l'assure Ovide, ni le héron, comme le prétend Élien, ni même le corbeau, comme on serait plus porté à le croire, mais un être purement mythologique, et par conséquent de la famille de nos Sirènes.

Nous pourrions citer de nombreux exemples de ce genre de métamorphose. Nous nous bornerons à rappeler la fable d'Ino et de son fils Mélicerte, qui devinrent des divinités marines, pendant que leurs compagnes furent changées en rochers et en oiseaux (3); celle du dieu Memnon dont les cendres, suivant Ovide, donnèrent naissance aux Memnonides (4); celle des filles d'Anius changées en colombes (5); celle de la vierge Cénis qui devint homme, puis oiseau (6), et enfin, pour ne point multiplier davantage les citations, celle de Cycnus métamorphosé en cygne (7), antique et importante tradition sur laquelle nous aurons à revenir.

Ces fables ont à peu près toutes la même signification allégorique en ce qui concerne l'apparition de l'oiseau : l'âme, en sortant du corps des êtres qui ont péri, prend des ailes et vole vers d'autres régions ; elle entre dans la voie qui conduit aux demeures célestes. Cette gracieuse idée reçoit, dans le mythe connu sous le nom de *chant du cygne*, tous ses développements, et peut-être y est-elle traitée d'une manière encore plus délicate, plus ingénieuse que dans la fable des Sirènes. Nous avons montré celle-ci sous ses divers aspects ; nous allons maintenant réunir quelques données sur des êtres dont la parenté avec les Sirènes se révèle à des degrés plus ou moins rapprochés.

Dans la famille des Sirènes, le premier personnage qui attire notre attention est le fleuve Achéloüs. Les Sirènes naquirent, on l'a vu, à la suite d'une lutte entre Achéloüs et Hercule, qui a inspiré à Ovide quelques-unes des plus brillantes pages de ses métamorphoses. Peut-être n'est-il pas inutile de résumer les principaux traits de ce mythe qu'un passage de Nicaise, cité plus haut, n'explique que très imparfaitement. Le fils de Jupiter et le fleuve qui baigne Calydon sont tous les deux épris de Déjanire. Les deux rivaux se défient. Trois fois Achéloüs est au moment de terrasser Alcide. A un nouvel effort de son adversaire, le demi-dieu répond enfin par un coup vainqueur qui lui fait mordre la poussière; mais Achéloüs recourt alors à cet art merveilleux qui l'égale à Protée; il se change en serpent, puis en taureau. C'est en vain pourtant qu'il se flatte de vaincre

---

(1) Le lien que nous établissons entre les fables grecques et celles de l'Orient peut être justifié par de nombreux rapprochements philologiques. Nous n'en citerons qu'un, qui touche à notre sujet. Le mot *Néréides* suppose, dit M. Ampère, l'existence d'un radical grec *Nereus* qui s'était déjà perdu du temps d'Homère, et qui dérivait évidemment du mot sanscrit *nara*, eau. Encore aujourd'hui ce radical se retrouve dans un mot du grec moderne, *nero*, eau. (Voyez *La Grèce, Rome et Dante*, de M. J. J. Ampère, p. 351. 1 vol. in-18, Paris, Didier.)

(2) D'autres disaient que l'âme de ceux qui étaient tués injustement animait cet oiseau, et qu'il criait continuellement : *Oscuni, oscuni* (donnez-moi à boire), demandant ainsi le sang du meurtrier jusqu'à ce qu'il fût vengé. (Voyez E. Vinet, *loc. cit.* — *Observations historiques et critiques sur le mahométanisme*, par Sale, chap. I, sect. 1.) De même, dans plusieurs légendes du Nord, des oiseaux et d'autres animaux ont ce rôle de délateurs et de vengeurs des crimes cachés.

(3) Ovid., *Metam.*, lib. IV.

(4) .... Quum Memnonis arduus alto
Corruit igne rogus, nigrique volumina fumi
Infecere diem; veluti quum flumina natas
Exhalant nebulas, nec sol admittitur infra.
Atra favilla volat, glomerataque corpus in unum
Densatur, faciemque capit, sumitque calorem,
Atque animam ex igni; levitas sua præbuit alas.
Et primo similis volucri, mox vera volucris
Insonuit pennis; pariter sonuere sorores
Innumeræ, quibus est eadem natalis origo.

« Le bûcher enflammé de Memnon s'écroule, et vomit de noirs tourbillons de fumée : pareille à ces vapeurs émanées des fleuves, et que le soleil ne peut percer de ses rayons, la cendre qui voltige s'agglomère, prend un corps, une figure; le feu lui prête la chaleur et la vie; légère, elle a des ailes. C'est encore une masse informe; bientôt c'est un oiseau qui s'envole avec mille frères qui doivent au même prodige leurs ailes bruyantes. » (Ovid., lib. XIII, III, 600 et suiv., édit. Nisard.)

(5) Id., lib. XIII, IV.

(6) Id., lib. XII, III.

(7) Id., lib. XII, I.

Hercule. Le héros l'a saisi par ses cornes, et il en arrache une de son front désormais mutilé (1). La corne, recueillie par les Naïades, devient la corne d'abondance, et le sang qui jaillit du front d'Achéloüs donne naissance aux Sirènes. Ce dernier mythe, dont ne parle pas Ovide, est confirmé par les témoignages de divers poëtes ou commentateurs déjà cités, entre autres Hygin. Phorcus ou Phorcys, que d'autres écrivains donnent pour père aux Sirènes, est aussi une divinité marine; on le dit fils de Pontus et de la Terre; il eut de sa sœur Céto, à laquelle il fut uni, les Gorgones et le Dragon des Hespérides. Les Sirènes, par conséquent, seraient sœurs des Phorcyades. Toutefois les auteurs qui adoptent cette origine ne donnent point Céto pour mère aux Sirènes.

A la famille de nos enchanteresses appartiennent encore divers personnages mythiques qui, sans partager tout à fait le caractère idéal des Achéloïdes, n'en symbolisent pas moins en traits puissants ou gracieux les forces magiques de la nature, et surtout les phénomènes des eaux.

Nommons d'abord le farouche Protée, pasteur des troupeaux de Neptune son père, de qui il tenait le don de lire dans l'avenir : seulement Protée avait l'humeur fantasque, et il se métamorphosait à volonté pour échapper aux questionneurs importuns. Il fallait réussir à le surprendre et à le garrotter en dépit de ses mille transformations, pour lui arracher ses révélations prophétiques.

A côté de Protée, on peut placer, dans le groupe des personnages mythiques analogues aux Sirènes, Scylla et Charybde. Scylla avait été une belle jeune fille. Aucun de ses nombreux prétendants n'avait pu toucher son cœur; Glaucus l'avait aimée et s'était vu mépriser (2). Glaucus pria Circé de verser à Scylla un philtre qui triomphât de son indifférence; mais Circé, éprise elle-même de Glaucus, versa dans l'eau où Scylla se baignait une liqueur magique qui la changea en un monstre de la mer (pl. VI, fig. 58) (3). Charybde, autre monstre voisin de Scylla, avait des ailes au dos et un aviron à la main. Il aspirait les vagues et les rejetait avec un bruit épouvantable (pl. VI, fig. 57). Telles sont les fictions qu'avaient inspirées au génie antique les désastres causés par deux écueils ou plutôt par deux tourbillons. Circé, dans le récit d'Homère, les signale à Ulysse comme des passages fort dangereux qu'il rencontrera non loin de l'île des Sirènes. Elle lui parle d'abord de la caverne habitée par la pernicieuse Scylla, et elle décrit ce monstre de la manière suivante : « Sa voix est semblable au rugissement d'un jeune lion; c'est un monstre affreux, dont les hommes ni les dieux mêmes ne peuvent soutenir la vue. Elle a douze griffes, qui font horreur, six cous d'une longueur énorme, et sur chacun une tête épouvantable, qu'habite la mort. Elle a la moitié du corps étendu dans sa caverne, elle avance dehors ses six têtes monstrueuses, et, en allongeant ses cous, elle sonde toutes les cachettes de sa caverne, et pêche habituellement les dauphins, les chiens marins, les baleines même et les autres monstres qu'Amphitrite nourrit dans son sein. Jamais pilote n'a pu se vanter d'avoir passé impunément contre cette roche, car ce monstre ne manque jamais, de chacune de ses six gueules toujours ouvertes, d'enlever un homme de son vaisseau (4). » Sur les monuments Scylla est représentée sous des traits moins hideux. (Voy. pl. VI, fig. 58 et 59.)

Parlant ensuite de Charybde, la déesse ajoute : « L'autre écueil n'est pas loin de là. mais il est moins élevé, et vous pousseriez fort aisément jusqu'au sommet une flèche. On y voit un figuier sauvage, dont les branches chargées de feuilles s'étendent fort loin. Sous ce figuier est la demeure de Charybde, qui engloutit les flots,

(1) Ovid., *Metam.*, lib. IX, 1.

(2) Il y a plusieurs Glaucus. La fable d'Ovide sur Glaucus d'Anthédon est connue. Glaucus, pêcheur célèbre, ayant vu des poissons qu'il avait laissés sur une certaine herbe (Athénée la nomme immortelle, qui vit toujours), reprendre de nouvelles forces, et sauter dans l'eau, voulut lui-même éprouver la vertu de cette herbe, et en ayant goûté, il se précipita dans les eaux où, par la puissance de Téthys, il fut changé en dieu marin (voyez pl. VI, fig. 65). Cette apothéose de Glaucus a donné lieu au proverbe : *Glaucus, ayant mangé de l'herbe, habite la mer*. Mais le Glaucus est aussi un poisson qui tient son nom de sa couleur, et non de cette divinité fabuleuse.

(3) « C'est là que Circé verse, avec ses poisons, d'horribles germes. Le suc de ses herbes vénéneuses souille et corrompt les eaux; et les lèvres de l'enchanteresse murmurent neuf fois des mots étranges et ténébreux. Scylla vient ensuite; et à peine est-elle à moitié descendue dans l'onde, qu'elle se voit avec horreur entourée de monstres aboyants. D'abord elle ne sait pas qu'ils font partie de son corps; elle veut fuir, elle les repousse, elle craint leurs dents hideuses, mais en fuyant elle les traîne avec elle. Ses cuisses, ses jambes, ses pieds ont disparu : elle les cherche, et ne trouve à leur place que des gueules béantes, que des chiens hurlants, au corps difforme, et qui la pressent dans une affreuse ceinture..... Scylla resta dans ce lieu; et bientôt elle put se venger de Circé en dévorant les compagnons d'Ulysse. Elle allait aussi submerger les vaisseaux troyens, lorsqu'elle fut changée en un rocher, qui se dresse encore aujourd'hui sur les eaux et que les matelots évitent avec effroi. » (Ovid., *Metam.*, lib. XIV, 1, *Collect. des aut. lat.* publiée par M. Nisard.)

(4) Homer., *Odyss.*, lib. XII.

car chaque jour elle les engloutit par trois fois, et par trois fois elle les rejette avec des mugissements horribles. Qu'il ne vous arrive pas de vous trouver là quand elle absorbe ces vagues ; car Neptune même ne pourrait vous tirer de ce danger, et vous seriez immanquablement entraîné dans cet abîme. Tâchez plutôt de passer du côté de Scylla le plus promptement qu'il vous sera possible ; car il vaut encore mieux que vous perdiez six de vos compagnons que de les perdre tous, et de périr vous-même (1). » (Pl. VI, fig. 57.)

Les poëtes postérieurs à Homère ont presque toujours associé les noms de Charybde et de Scylla dans leurs récits, comme le fait l'auteur de l'*Odyssée* dans celui qu'on vient de lire (2). Plusieurs géographes ont placé entre ces deux endroits périlleux les îles Sirénuses, contrairement à l'opinion la plus répandue, qui les place dans le voisinage de l'île de Caprée.

Les Muses ont avec les Sirènes des rapports trop évidents pour qu'on néglige de les placer au nombre des divinités admises à composer ce que nous appelons la famille des Sirènes, sans attacher toutefois à cette expression un sens trop précis. Nous savons d'ailleurs que les Muses sont en relation de parenté avec les Sirènes à titre de mère et de sœurs, puisque l'une d'elles, suivant les mythographes, leur a donné le jour. La relation naturelle que l'esprit établit entre ces deux groupes de divinités les a fait confondre entre eux au point qu'une Sirène prend quelquefois le nom d'une Muse, et une Muse celui d'une Sirène (3). Enfin on a même appelé, dans un sens général, les Muses des Sirènes. La faculté de *charmer*, commune aux unes et aux autres, était déjà un motif de rapprochement que l'enthousiasme lyrique des poëtes s'est empressé de saisir. Nous reviendrons sur ce point délicat en parlant de la musique des Sirènes (4) ; ici nous nous bornerons à donner quelques détails sur l'histoire des Muses.

Selon Pausanias, les Muses sont filles de Memnon et de Thespis, la même qu'Asopo, fille du fleuve Asopus. Ailleurs elles sont nommées filles de Jupiter. Selon Creuzer, les Muses ne sont pas seulement les symboles de l'inspiration sous toutes ses formes ; il faut aussi voir en elles des Nymphes présidant aux sources. Ce caractère de divinités fluviales, attribué aux compagnes d'Apollon, expliquerait la vénération qui entourait certaines sources regardées comme douées de la vertu inspiratrice, Hippocrène et Aganippé, par exemple. « Le nom de *Muse*, remarque à ce propos l'auteur de la *Symbolique*, n'a pas d'autre sens ni d'autre origine que celui de *Maïa*, et déjà les anciens les ont rapprochés comme ayant la même étymologie et exprimant les mêmes idées (5). Μοῦσα, en effet, suivant l'assertion de Platon dans le *Cratyle* (6), vient de μῶσθαι, *chercher*, et les Doriens et les Éoliens, qui prononçaient μῶσα, avaient fidèlement conservé la trace de cette dérivation. Aussi Maïa elle-même peut-elle être appelée Muse. Issue par son père de l'Éther (7), par sa mère de l'Océan, menant à sa suite le chœur des Pléiades, et, du sein des nuages, annonçant la pluie avec elles, avec elles donnant des présages aux navigateurs, Maïa, qui, de concert encore avec ses sœurs, nourrit et éleva Dionysus, le taureau solaire et le dieu-taureau de l'humide abîme, est une Nymphe, et ses sœurs aussi ; et toutes les Nymphes, comme les sept Pléiades, sont primitivement des Muses (8). Non-seulement chez les Lydiens, mais même chez les anciens Grecs, les Nymphes portaient encore le nom de Muses, spécialement comme gardiennes des sources prophétiques et inspiratrices. De là ces fameuses sources des Muses où l'on venait chercher l'inspiration de la poésie

(1) Homer., *Odyss.*, lib. XII.

(2) « Scylla sur la rive droite du détroit (le détroit formé par un banc de rochers escarpés entre Messine et Reggio), l'infatigable Charybde sur la rive gauche, sont la terreur des matelots : l'une ravit, dévore et revomit les vaisseaux ; l'autre, dont une meute aboyante forme la noire ceinture, a le visage d'une jeune fille : et elle fut jadis une jeune fille, si tout n'est pas fiction dans les récits des poëtes. » (Ovid., lib. XIII.) L'alternative où étaient les navigateurs de périr dans le premier ou dans le second de ces abîmes a donné lieu au proverbe : *Tomber de Charybde en Scylla*, qui signifie n'échapper à un danger que pour en rencontrer un autre.

(3) C'est ce qui a lieu très souvent pour Thelxinoe.

(4) Voyez 3ᵉ part., chap. I.

(5) *Étymol. M.*, p. 534, edit. Lips. Ils y rapportent aussi le nom de μήτηρ, mère. — Eustath., *ad Odyss.*, XIX, 482, p. 708 (*N. de Creuzer*).

(6) Page 406. — Steph., p. 50, Bekker. — Cf. Hemsterh., in *Lennep. Étym. I, gr.*, p. 421, 434. — Cornut., *De N. D.*, cap. 14. *Interpr. ad Xenoph. Memorab.*, II, 1, 20, ex Epicharm. — Wesseling, *ad Diodor.*, IV, 7. — Toup., *In Suid.*, II, p. 303, edit. Lips. — Procl., *ad Cratyl.*, p. 109, Boissonnade (*note de Creuzer*). Il n'est pas inutile de faire remarquer à ce propos qu'au moyen âge les fils des Muses, les poëtes, prirent les noms de trouvères et de troubadours qui rappellent cette étymologie.

(7) Cf. Serv., *ad Virgil. Æneid.*, IV, 247.

(8) Cette opinion de Creuzer a rencontré de nombreux adversaires, et M. Hermann (*De Musis fluvialibus*, opuscul. II, p. 288) l'a vivement combattue. Pour tous les détails relatifs à cette controverse, il est bon de consulter les *Notes et Éclaircissements* dont M. Guigniaut a enrichi sa traduction de la *Symbolique*. (Voyez *Relig. de l'ant.*, t. III, 3ᵉ partie, p. 951 et suiv.)

et du chant. » Creuzer mentionne ici deux Nymphes de la mythologie italique, Anna Perenna, habitant le fleuve Numicius, et prodiguant au peuple romain son assistance et ses conseils, et la nymphe Égérie, donnant les siens au roi Numa. Ailleurs, le même écrivain signale l'analogie de l'ancienne déesse italique Camasèné, femme-poisson, rapprochée elle-même de la muse ou nymphe Carmenta, avec Maïa, nymphe et déesse-mère chez les Grecs.

Sous le nom de *Nymphes*, les anciens désignaient généralement des génies féminins, personnifications de certaines forces de la nature, et surtout du principe humide. C'est parmi les Nymphes destinées à symboliser ce principe que nous retrouverons encore quelques-uns des caractères propres aux Sirènes.

Hésiode, dans sa *Théogonie*, nous apprend que Pontus, la mer, ou plutôt le profond abîme qui contient les eaux, engendra avec Gæa, la Terre, Nérée, c'est-à-dire le fond à jamais immobile de la mer; Thaumas, ou les merveilles de cette mer personnifiées; Phorcys,—que plusieurs donnent pour père aux Sirènes,—ses promontoires ou ses écueils; Céto, les monstres qui habitent son sein. « Nérée prend pour femme la fille de l'Océan, Doris la riche; car la mer apporte aux hommes des trésors en abondance. Doris pourrait être aussi une Nymphe des sources, car ce sont elles qui nourrissent les biens de la terre. Les cinquante filles nées de cet hymen rappellent les cinquante filles de Danaüs, où l'on a reconnu avec raison, sous un point de vue, les cinquante fontaines du pays d'Argos (1). » Les filles de Doris sont les Néréides, elles étaient douées des mêmes facultés divinatrices qui caractérisaient leur père (2). Avec les Néréides, il faut nommer aussi les Océanides (filles de l'Océan et de Téthys), au nombre de plus de trois mille; les Potamides, qui présidaient aux fleuves; les Limnades, protectrices des lacs; les Naïades et les Crénées ou Pégées, déités des ruisseaux, des sources et des fontaines.

Les *Naïades* et les Nymphes (3) figuraient dans le cortége de Bacchus, à côté des Lenæ, Nymphes subalternes chargées des travaux de la vendange. C'est aux Naïades que la légende bachique attribue l'usage salutaire de mêler le vin avec l'eau. Elles intervenaient dans les bacchanales à titre de modératrices; elles y apportaient une autorité légitime, puisque l'éducation du dieu leur avait été confiée. On compte jusqu'à cinquante ou même cent de ces Nymphes ou Naïades. Bacchus nous est montré tantôt au milieu d'elles, tantôt au milieu des Néréides. Un vêtement étoilé, quelquefois une férule, sont les signes du rôle qui leur appartient, comme présidentes, ou pour mieux dire comme surveillantes des Orgies. Le don de prophétie, étant attribué aux Bacchantes, devait aussi appartenir aux Nymphes. C'est ce privilége de lire dans l'avenir qui caractérise en général les déités marines ou fluviales. Les puissances mystérieuses qui vivent au sein des mers, qui veillent sur les fleuves et les sources, n'ont donc pas aux yeux des mythologues un rôle purement physique; elles participent toutes plus ou moins des facultés spirituelles qui sont l'attribut supérieur de la divinité; et les Sirènes sont au plus haut degré le symbole de cette alliance des dons les plus précieux de l'âme avec la force et les séductions de la matière.

Douées comme les Sirènes de pouvoirs surnaturels, les Nymphes des eaux n'étaient point cependant comme celles-ci des objets de terreur. On se les représentait sous les traits de jeunes filles gracieuses au front couronné de roseaux, ou bien tenant des coquilles (voy. pl. VI, fig. 61). On leur rendait une sorte de culte dont témoigne l'ode d'Horace promettant de sacrifier un bouc à la fontaine de Blanduse. Leur innocence toutefois n'égalait point leur beauté. Lorsqu'elles étaient égarées par la passion, elles cherchaient à entraîner dans leur humide empire ceux que leur cœur avait choisis. Nous citerons, à ce propos, la nymphe Salmacis, qui s'empara violemment du jeune fils d'Hermès et d'Aphrodite dont elle était follement éprise. Cette nymphe se tient rêveuse et solitaire au bord d'un lac qui a pour ceinture un gazon toujours frais et des herbes toujours vertes. « Tantôt elle baigne dans l'onde pure ses membres gracieux; tantôt elle démêle ses cheveux avec le buis du Cytorus (4),

---

(1) Creuzer, *Relig. de l'ant.*, trad. par M. G. Guigniaut, tome II, 1re partie, liv. V, p. 364-365.

(2) Suivant Aldrovandus, les Néréides ou Nymphes sont aussi nommées *Sirènes*, parce qu'en traversant les eaux, elles font naître des sons harmonieux tels qu'on en attribue aux Sirènes.

(3) C'est-à-dire les Pléiades et les Hyades, appelées aussi Nymphes de Dodone. Elles avaient continué l'éducation du jeune dieu, commencée par Ino ou Leucothée et Nysa, nourrice de l'enfant, qui donna son nom à un autre groupe de Nymphes, les Nyséides. Les Hyades furent placées par Jupiter au nombre des étoiles : ce sont celles qui forment le front du Taureau, tandis que les Pléiades sont sur l'épaule de cette même constellation. L'apparition des Hyades annonce au laboureur et au matelot l'orage et la pluie. (Cf. Creuzer, *loc. cit.*

(4) Montagne de la Paphlagonie.

et consulte pour se parer le miroir des eaux. Quelquefois couverte d'un voile diaphane, elle repose sur les feuilles légères ou sur le tendre gazon; souvent elle cueille des fleurs... (1). » La source à laquelle présidait cette Naïade aux allures de Sirène est, suivant Ovide, une source infâme dont l'eau, par une vertu malfaisante, énerve et amollit les membres qu'elle touche (2). Naïs, dont nous parle aussi l'auteur des *Métamorphoses*, a encore plus d'analogie avec les séduisantes filles d'Achéloüs. Par le charme de sa voix et la puissante vertu des simples, elle change de jeunes hommes en poissons muets, et subit à son tour la même transformation (3). Enfin Eunicel, Malis et Nichéias, tout aussi passionnées et non moins perfides, entraînent au fond d'une source ou du fleuve Ascanius Hylas, fils d'Hercule, que les Argonautes, arrivés sur les côtes de la Troade, avaient envoyé à terre pour y puiser de l'eau.

La mythologie des anciens est remplie d'histoires de Nymphes amoureuses ou persécutées, qui se changent en rochers, en ruisseaux, en fontaines. Touchante est celle de Biblys, fille de Cyane, petite-fille de Phœbus, qui, ne pouvant surmonter sa passion pour son frère Caunus, succombe à l'excès de sa douleur et se fond en larmes. Ces larmes, pieusement recueillies par les Naïades ses sœurs, deviennent une fontaine destinée à ne jamais tarir.

A côté des divinités marines du sexe féminin, admises dans le cortége de Bacchus, telles que les Néréides, on peut placer les Tritons. Ils avaient pour père Triton, fils de Poséidon (Neptune) et d'Amphitrite, qui paraît avoir été la personnification du mugissement de la mer. On le représente muni d'une conque avec laquelle il commandait aux flots. Dans la guerre des Géants, il s'en servit pour mettre en fuite ces redoutables agresseurs. Misène, le pilote d'Énée, ayant cherché à rivaliser avec lui dans l'art de jouer de cet instrument, périt victime de la colère du dieu marin (4). Les déités d'un ordre inférieur qui lui doivent leur nom étaient redoutées pour leur audace lascive. Dans le temple de Bacchus à Tanagrée, Pausanias raconte qu'on voyait à côté de la statue des dieux celle d'un Triton (5). Un jour que les matrones de Tanagrée prenaient dans la mer un bain expiatoire, un Triton les avait attaquées. Elles implorèrent le secours de Bacchus, qui vint lutter contre le Triton et réussit à le vaincre. Les Tritons avaient, à ce qu'il semble, une antipathie décidée contre les Tanagréens. Pausanias nous les montre encore dérobant les bestiaux que les pauvres habitants de Tanagrée conduisaient vers la mer; et c'est encore Bacchus qui, sous la forme d'un vin enivrant, intervient pour les punir. Un vase rempli de vin est exposé par les Tanagréens sur le passage du Triton. Celui-ci boit et s'endort imprudemment sur le faîte d'une colline escarpée. Pendant son sommeil il roule au bas de la colline, et on lui tranche sans plus de façon la tête à coups de hache. « J'ai vu parmi les curiosités de Rome un autre Triton, qui n'est pas aussi grand que celui des Tanagréens. Ces Tritons ont la forme suivante : Ils ont sur la tête une chevelure semblable à l'ache des marais (6), tant par la couleur que parce que vous ne sépareriez pas facilement un cheveu de l'autre. Le reste du corps est couvert d'écailles minces et rudes comme une lime. Ils ont des branchies au-dessous des oreilles, un nez d'homme, mais la bouche beaucoup plus large, avec des dents de bête féroce; leurs yeux sont vert de mer, à ce qu'il me semble; ils ont des mains, des doigts et des ongles qui ressemblent à l'écaille supérieure des huîtres; sous la poitrine et sous le ventre, au lieu de pieds, sont des nageoires pareilles à celles des dauphins (7). » Un sarcophage d'Arles, décrit par Millin, nous montre un vieux

---

(1) Sed modo fonte suo formosos perluit artus;
Sæpe Cytoriaco deducit pectine crines;
Et quid se deceat spectatas consulit undas.
Nunc perlucenti circumdata corpus amictu,
Mollibus aut foliis, aut mollibus incubat herbis.
Sæpe legit flores. . . . . .
(Ovid., *Metam.*, lib. XIV, 310 sqq.)

(2) Salmacis, à laquelle se rattache ici la fable d'Hermaphrodite, était une fontaine de Carie. Suivant Strabon, les poëtes ont appliqué à cette fontaine la mollesse des habitants du pays.

(3) Ovid., *Metam.*, *loc. cit.*, carm. 49-50.

(4) La conque est la trompette de guerre ou plutôt le cor de signal des divinités marines. Au passage du Rubicon, un triton apparut à César entre les roseaux et sonna de sa trompe, ce qui décida le passage du fleuve (voyez Suétone, *Vie de Jules César*). Cette trompe, qui n'est autre chose qu'un gros coquillage, a joué autrefois un rôle dans nos musiques militaires; les fusiliers catalans au service de la France, vers la fin du XVIIIe siècle, en avaient adopté l'usage. Les cornes et bouquins dans lesquels soufflent les enfants pendant le carnaval peuvent donner une idée des sons durs et rauques que produisent ces instruments naturels. Beaucoup de peuplades sauvages continuent de les employer en guise de saxhorn, et trouvent du charme à cette grossière harmonie. Il ne faut point confondre la conque avec un instrument à cordes qui prend aussi le nom de *trompette marine*, parce qu'on en jouait sur les vaisseaux. (Voyez mon *Manuel général de musique militaire à l'usage des armées françaises*. Paris, Brandus et Comp., 1 vol. in-4.)

(5) Pausan., *in Beoticis*, lib. IX.

(6) Ou persil des marais (*apium palustris*).

(7) Pausan., *loc. cit.*, trad. de M. Clavier. Paris, 1821.

Triton entre deux Néréides. Tous trois ont la tête armée de pinces d'écrevisse qui, sur plusieurs monuments anciens, servent à désigner les divinités de la mer. Ils portent une ceinture de feuilles d'acanthe à la place qui sépare l'être humain du poisson. Leur queue forme des enroulements qui ne manquent ni de noblesse ni d'élégance. Le Triton tient dans ses mains un monstre marin à tête de chien. Une des Néréides montre de la main droite le char de Bacchus et tient dans la gauche une conque ; l'autre tient une rame dans la main droite (pl. VI, fig. 62). Les Tritons, comme les Néréides, sont souvent assis sur un dauphin, animal qui sert à caractériser les divinités de la mer (1) (pl. VI, fig. 63). On les représente quelquefois armés d'un bouclier (pl. VI, fig. 60).

L'idée de marier la forme humaine à la forme du poisson avait, selon toute apparence, été empruntée par la Grèce à l'Orient. Les résultats des fouilles de Ninive nous autorisent du moins à le penser. Nous croyons ici devoir citer textuellement la relation de M. Layard : « Au côté nord d'une chambre se trouvent deux portes dont l'entrée est formée par deux grands bas-reliefs qui représentent le dieu-poisson Dagon (2) ; la partie supérieure en est détruite; mais il serait facile de reconstruire la figure entière, puisque un beau cylindre assyrien reproduit le même sujet. La forme humaine y est réunie à celle de poisson. La tête du poisson forme une mitre sur celle de l'homme, tandis que le corps écailleux de l'animal avec sa queue en éventail tombe par-dessus les épaules, comme vêtement, et laisse à découvert les hanches et les pieds de l'homme. » (Pl. VI, fig. 64, *b*.)

« Nous n'hésiterons pas à identifier cette forme mythique avec l'*Oannès* ou homme-poisson sacré qui, d'après la tradition de Bérosus, est sorti de la mer Érythrée, et a instruit les Chaldéens en toute espèce de sagesse, de science et d'art, et qui, par la suite, a été vénéré comme dieu dans les temples de Babylone. Son corps, dit l'historien, était celui d'un poisson, mais sous la tête du poisson était celle d'un homme, et à sa queue se trouvaient des pieds de femme. Cinq de ces êtres monstrueux sont sortis du golfe Persique à différentes époques de l'âge mythique. On a supposé que ce mythe signifiait l'occupation de la Chaldée dans les temps antéhistoriques par un peuple proportionnellement civilisé, qui serait venu dans des vaisseaux à l'embouchure de l'Euphrate. Déjà antérieurement j'ai parlé de l'identité de cette idole babylonienne avec une figure qui se trouve sur un bas-relief de Khorsabad, et qui, dans sa partie supérieure jusqu'à la ceinture, a la forme humaine et les extrémités d'un poisson. On trouve souvent de pareilles figures sur des cylindres et des gemmes antiques. » (Voyez pl. VI, les deux figures 64, *c*, *d*.)

« Dans l'intérieur du temple, dit encore plus loin Layard, se trouvaient des dieux-poissons sculptés, qui, pour la forme, différaient un peu de ceux du palais de Kujundschek. Les têtes formaient une partie du chapeau tricorne que portent ordinairement les figures ailées. La queue n'allait que jusqu'à la taille de l'homme, revêtu de la tunique et de l'habit long garni de fourrures qui paraissent si souvent sur les bas-reliefs de Minerve (3). » (Voyez pl. VI, fig. 64, *c*.)

L'Oannès de Babylone, avec ses formes de poisson, rappelle à l'auteur de la *Symbolique* le dieu Dagon adoré par les Philistins; le savant commentateur des *Religions de l'antiquité* rapproche, tout en lui faisant une place à part, la grande déesse babylonienne Dercéto ou Dercète (Astarté ou Altergatis), dont il a été question plus haut, de ces dieux-poissons qu'elle semble avoir enfantés, comme Ichthys, qui a la même forme et le même caractère que Dagon et Oannès. Au nombre de ces divinités de la Phénicie et de la Syrie figurent Pontus et Nérée, qui a pour enfants Sidon et Poséidon ; Sidon, « espèce de Sirène à la voix enchanteresse, dite l'inventrice de la mélodie », selon Creuzer, ici comme ailleurs rapportée aux eaux (4).

Résumons en quelques mots le rôle des Sirènes dans les mythologies de la Grèce et de l'Asie, avant d'interroger sur cette création singulière un autre ordre de faits tirés des mythologies scandinave et germanique. La fable

(1) Le dauphin, comme le cygne et la Sirène, a ses légendes. Ainsi, c'est à l'amour d'un dauphin pour la musique qu'Arion dut sa délivrance. On nous a conservé comme une allégorie touchante, comme un souvenir consolateur pour le génie malheureux, l'histoire de ce personnage mythique qui, menacé de mort par les matelots du navire sur lequel il était monté, se précipita dans la mer et fut recueilli par un dauphin. Ce dauphin, que les doux sons de la lyre d'Arion avaient attiré, porta celui-ci sur son dos jusqu'à la rive voisine. Cet animal est souvent pris aussi pour symbole de l'Apollon adoré à Delphes.

(2) Demi-homme et demi-poisson. Son nom vient de *dag*, poisson.

(3) A. H. Layard, *Ninivek und Babylon*, *nebst Beschreibung seiner Reisen in Armenien*, *Kurdistan und der Wüste*. *Uebersetzt von Dr.* J. Th. Zenker. Leipz., Dyk., 1 vol. in-8, p. 261 et 350.

(4) Creuzer, *Relig. de l'antiq.*, t. II, 2ᵉ part., p. 881 et suiv., *notes* du livre IVᵉ.

des Sirènes est introduite en Grèce par Homère ; elle subit rapidement des modifications nombreuses sous l'influence des poëtes et des philosophes qui ajoutent mille détails symboliques au thème primitif. Que deviennent les Sirènes dans ces diverses transformations ? Un danger moral ou physique, un écueil pour l'âme ou pour le corps, des femmes, des monstres ou des rochers ? Tout cela à la fois. Leur principal rôle, nous l'avons dit, est d'attirer les âmes, comme les Parques, les Kères, les Harpies, pour les livrer ensuite à Hadès, en d'autres termes, à la mort. Elles se rapprochent ainsi des divinités psychopompes de l'Égypte et des Nymphes hindoues. Néanmoins, dans son expression la plus élevée, cette conception, loin de nous représenter les Sirènes comme des êtres perfides et hostiles aux humains, nous porte à les considérer plutôt comme des divinités bienfaisantes et consolatrices dont la voix enchanteresse adoucit les affres de la mort (1).

Après être remonté sur les traces du mythe grec jusqu'à l'extrême Orient, il nous reste maintenant à descendre, toujours guidés par la même tradition, vers le sombre empire de Thor et d'Odin. Là nous retrouverons, sous des noms et un aspect nouveaux, presque toutes les divinités qui nous ont occupés dans ce premier chapitre. Seulement elles auront des formes plus vagues, un caractère en quelque sorte fantastique ; elles se mêleront, se confondront les unes avec les autres, empruntant de tous côtés des éléments hétérogènes ; elles flotteront enfin dans une sorte de demi-jour, entre la tradition religieuse ou historique et la légende populaire.

CHAPITRE II.

LES SIRÈNES DANS LES MYTHOLOGIES DU NORD ET DANS LES LÉGENDES POPULAIRES DU MOYEN AGE.

Le caractère de la Sirène classique est, on l'a vu, la faculté d'incantation par le chant ou par les instruments s'exerçant tour à tour pour le bien ou pour le mal, puis une forme singulière où se confondent la nature humaine et la nature bestiale. Ce type étant bien connu, il nous sera facile de le retrouver, sous quelque déguisement qu'il se cache, dans les mythologies postérieures à l'antiquité. Nous n'aurons qu'à jeter les yeux sur quelques-uns des bizarres fantômes évoqués au bord des lacs ou des océans par le génie du Nord, pour y reconnaître soit les Sirènes elles-mêmes, soit les divinités dont nous avons composé leur famille.

Voici d'abord les *Nix*, *Nixes* ou *Nixen* (2). Ce sont de belles nymphes aux cheveux blonds, qu'on voit montrer leur tête gracieuse au-dessus des eaux, où se cache leur corps terminé en queue de poisson. Remarquons toutefois que plusieurs traditions omettent ce dernier trait. Un caractère essentiel aussi, que nous retrouvons parmi tous les êtres de même nature dans les mythologies septentrionales, c'est la distinction des sexes. Il y a le *Nix* et la *Nixe*. Extérieurement le *Nix* diffère beaucoup de sa belle compagne ; il est d'ordinaire vieux et porte une longue barbe ; il est coiffé d'un chapeau vert, et quand il ouvre la bouche, il montre une redoutable rangée de dents vertes (3).

---

(1) Voyez ce que nous avons dit déjà sur les Sirènes, et sur l'analogie qui existe entre elles et les Parques, les Kères et les Harpies, page 40, note 2, de celui de nos ouvrages qui a pour titre : *Les Danses des morts, dissertations et recherches historiques, philosophiques, littéraires et musicales, accompagnées de la Danse macabre,* grande ronde vocale et instrumentale, paroles d'Édouard Thierry, musique de G. Kastner. Paris, Brandus et Comp., 1852, 1 vol. grand in-4, avec un grand nombre de planches.

(2) La forme la plus ancienne du mot est *Nihhus*, *Nichus* (génitif *Nichuses*), terme dont les glossateurs allemands se servent pour traduire le mot français *crocodile*. Ce mot altéré est devenu *Niches*, *Necker*, enfin *Nix* ou *Nixe*, selon qu'il s'agit d'un esprit mâle ou femelle. On dit aussi *Nickel* et *Nickelmann*. Le *Nix* donne son nom à des plantes, *Nix-blum*, *Näckblad* (le Nymphea). Le nom du Neckar (*Nicarus*), rappelle le mot *Nix* ou *Nicker*.

(3) Cependant il prend aussi quelquefois la figure d'un garçon au poil roux, ou bien celle d'un jeune homme à cheveux blonds surmontés d'un bonnet rouge. On attribue des dents de fer au *Näcki* finnois.

On s'accorde à représenter les Nix mâles ou femelles comme des êtres malfaisants et perfides, fort amateurs de la danse et de la musique, mais très enclins à user de leur belle voix pour attirer les hommes dans leur humide empire.

En Allemagne, la croyance aux Nix a laissé sa trace dans un dicton proverbial. Quand un homme s'est noyé, on dit que « le Nix l'a attiré à lui » (1). On croit aussi que les Nix sont des êtres condamnés à souffrir, mais que la clémence divine pourra un jour s'étendre jusqu'à eux. Les Nix ont d'ailleurs fort occupé les mythologues et les érudits allemands. Il existe sur eux une dissertation spéciale de S. V. Merbitz (2), et Luther les a mentionnés dans ses *Propos de table*.

La croyance à la rédemption possible de ces esprits des eaux a inspiré une légende touchante. Un jour, les enfants d'un pasteur jouaient près d'un torrent. Ils virent près du rivage le Nix qui pinçait de la harpe; les enfants lui crièrent : « Que fais-tu là, Nix, et pourquoi joues-tu ? Tu n'auras cependant pas la félicité éternelle. Alors le Nix se mit à pleurer à chaudes larmes, jeta sa harpe et disparut dans le gouffre. Les enfants étant rentrés chez eux, se mirent à raconter ce qui s'était passé. Leur père leur dit : Vous avez péché contre le Nix. Retournez auprès de lui, consolez-le et promettez-lui la rédemption. » Quand ils revinrent au torrent, le Nix était assis sur le rivage, se lamentant et pleurant. Les enfants lui dirent : « Ne pleure pas, Nix, notre père a dit que le Sauveur vivait aussi pour toi. » Alors le Nix prit sa harpe et joua agréablement jusqu'après le coucher du soleil (3).

Un jeune homme, dont Vincent de Beauvais raconte l'histoire, essaya aussi de convertir une Nixe qu'il avait saisie par les cheveux et amenée à terre, un jour qu'il se baignait dans la mer. Sa tentative ne fut pas heureuse. Bien que le jeune imprudent l'eût épousée, la Nixe se refusa toujours à lui donner aucune explication sur son origine. Une fois le jeune homme voulut, l'épée à la main, la forcer à s'expliquer. La Nixe lui dit alors qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui seul, s'il la perdait, et elle se jeta dans les flots, où elle disparut sans retour (4).

A la famille des Nix appartiennent évidemment les *Willis* (5) des Serbes, comme les esprits nommés *Laumes* par les anciens Lithuaniens. A en croire une vieille légende, les Laumes aimeraient passionnément la musique et uniraient à ce noble penchant d'autres instincts plus prosaïques, entre autres une tendance fâcheuse à dépouiller les pauvres paysans du fruit de leur labeur. Une Laume, qui avait l'habitude de venir chaque nuit piller un champ de navets, fut ainsi surprise par un charpentier gardien de ce champ, qui l'avait attirée en jouant du violon. La Laume ne parut pas trop intimidée, et demanda même au charpentier de lui apprendre à tenir l'archet; mais le malin paysan, sous prétexte de lui rogner les doigts, qui étaient trop gros, lui conseilla de glisser sa main dans une fente pratiquée à ce tronc d'arbre et où il avait mis un coin. La Laume suivit ce perfide conseil, et aussitôt le charpentier retira le coin, puis, prenant un fouet, il battit sa prisonnière jusqu'au sang (6).

Il est un moyen moins vulgaire de prendre les Nixes. Dans une tradition allemande figure un roi épris d'une de ces vierges de la mer. Il ordonne à un de ses pages de la lui amener. Le jeune homme va consulter un cheval merveilleux qu'il possède. « Demande au roi, lui répond le cheval, un pain blanc et une bouteille de son meilleur vin. » Le page se procure le pain et le vin. « Mets-toi sur mon dos, dit alors le cheval, et allons vers la mer. » Quand ils sont sur le rivage : « Pose le pain et le vin sur la grève, reprend le courrier merveilleux, et dès que la mer montera, tu verras apparaître la Nixe qui viendra manger le pain et le vin. Laisse-la manger et boire, puis, avant qu'elle ait remis le pied sur les vagues, tu crieras du fond de ta cachette : « Encore une

(1) Rollenhagen dit dans le *Froschmäusler* :

Dass er elend im Wasser wär' gestorben,
Da die Seel mit dem Leib verdorben,
Oder beim geist blieb, der immer frech
Den Ersoff'nen, die Hals'abbrech.

(2) Pages 19-48 de l'opuscule intitulé : *Io. Valentini Merbitzii Biga commendationum quarum una agit de infantibus supposititiis*, von Wechsel-Bælgen, *altera de Nymphis*,—von Wasser-Nixen. Ienæ, 1744, in-4.

(3) *Mythen, Sagen und Maerchen aus dem deutschen Heidenthume*, von Dr ***. Leipz., 1855, chap. XI.

(4) Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, lib. XVIII.

(5) Ce nom est donné aux fantômes des jeunes filles fiancées qui meurent avant le mariage. Ces fantômes blancs et diaphanes s'abandonnent chaque nuit à la danse d'outre-tombe.

(6) A. Schleier, *Lithuaische Maerchen, Sprichworte, Raethsel und Lieder*. Weimar, Boehlau, 1857, in-8, p. 91.

de prise ! » Aussitôt la Nixe fascinée restera en ton pouvoir et sera forcée de te suivre à la cour. » Le jeune homme se conforma à ces indications, et tout se passa comme le cheval devin l'avait prédit (1). Cette manière de prendre les Nix rappelle le stratagème employé par les Tanagréens pour se débarrasser d'un Triton pillard. Un vase rempli de vin fut exposé sur le passage du gourmand et cynique habitant des mers. Il but, s'enivra et bientôt s'endormit profondément sur le faîte d'une colline escarpée. Pendant son sommeil, il roula jusqu'au bas de la colline, et les Tanagréens lui tranchèrent la tête (2).

L'amour livre aussi quelquefois les fées des eaux à des mortels favorisés, qui les enlèvent à leur domaine enchanté pour les initier aux joies et aux douleurs de la vie réelle. Qui ne connaît l'histoire de la belle *Ondine* (3), devenue l'épouse du chevalier Huldebrand, et la gracieuse confession où la fée définit à son bien-aimé sa nature exceptionnelle? La Motte-Fouqué a rarement écrit de plus charmantes pages : « Tu dois savoir, mon bien-aimé, qu'il existe dans les éléments des êtres qui, à l'extérieur, diffèrent peu des humains, et qui ne leur apparaissent que bien rarement. Les bizarres Salamandres jouent et brillent dans les flammes; dans l'intérieur de la terre habitent les hideux et malins petits Gnomes. La troupe des Sylvains traverse les forêts, ils appartiennent à l'air; puis, dans les lacs, les torrents et les ruisseaux, se trouve répandu le peuple nombreux des Ondins. Ils ont de belles demeures sous les voûtes de cristal; à travers on voit rayonner le ciel avec son doux soleil et ses étoiles; d'immenses arbres avec leurs beaux fruits rouges et bleus brillent dans leurs jardins. Ils marchent sur un sable pur, parsemé de coquillages de différentes couleurs. Tout ce que l'ancien monde possédait de plus riche et de plus beau, et dont notre génération n'est plus digne de jouir, les flots le couvrent de leurs voiles mystérieux et argentés; au fond des eaux brillent de nobles monuments, hauts et imposants, baignés par les eaux bienfaisantes, qui font croître autour d'eux des roseaux gracieux et des fleurs superbes, qui les ornent et les enlacent. Pour ceux qui demeurent là-bas, ils sont pour la plupart d'un aspect charmant, d'une beauté admirable, et mieux faits que les humains. Plus d'un pêcheur a déjà eu le bonheur de voir une de ces belles femmes des eaux, lorsqu'elle s'élevait au-dessus des flots en chantant; or ces femmes merveilleuses sont nommées par les hommes des *Ondines*. O mon ami, tu as réellement une de ces Ondines devant toi. »

Le chevalier voudrait se persuader que sa charmante épouse prend plaisir à le tourmenter par un conte bizarre; mais l'Ondine réussit à le convaincre de sa sincérité en continuant son récit : « Nous serions bien plus fortunés que les autres humains (car nous nous nommons aussi des créatures humaines comme nous le sommes réellement par notre figure et notre nature extérieure); mais il y a une chose fort malheureuse en nous, c'est que nous et nos semblables, dans les autres éléments, nous cessons tout à fait d'exister de corps et d'esprit après notre mort, de manière qu'il ne reste aucune trace de nous. Et quand vous autres, vous vous éveillerez un jour pour une félicité bien pure, nous resterons alors où restent le sable, l'étincelle, le vent et les ondes. Nous n'avons point d'âme. Les éléments nous font mouvoir et agir, et nous sont soumis tant que nous vivons; mais lorsque nous cessons de vivre, ils nous décomposent et nous détruisent. Nous sommes gais sans nous tourmenter de rien, comme les rossignols, les poissons et les autres enfants de la nature. Mais tous les êtres qui ont la faculté de la réflexion ambitionnent un état supérieur. Mon père, qui est un prince puissant des eaux de la Méditerranée, voulut que sa fille unique acquît une âme, dût-elle à ce prix éprouver toutes les peines auxquelles sont assujettis les êtres humains. Mais des êtres tels que nous ne peuvent obtenir une âme que lorsque l'amour le plus tendre et le plus intime les unit à quelque créature de votre espèce.

---

(1) Haltrich, *Deutsche Volksmaerchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen* (Berlin, 1856). Voyez page 51, *Das Zauberross*, le cheval enchanté.

(2) Voyez 1re part., chap. I, page 21. Dans la légende germanique, l'intervention du cheval, que les anciens avaient consacré aux divinités de la mer, achève de justifier le rapprochement qu'on peut établir entre les deux traditions.

(3) *Wellenmädchen*, *Wasserjungfern*. Le caractère de ces esprits des eaux répond à celui des Nymphes, des Naïades des mythes classiques. Dans les mythologies du Nord, les *Wellenmädchen*, filles d'Aeger et de Ran, se montrent sur les flots, groupées autour de leur mère. Leurs voiles blancs flottent au-dessus de leur tête, elles fendent les ondes et vont secourir les naufragés. Elles les accompagnent hors de l'élément en fureur, ou, s'ils périssent, les déposent au sein de leur mère Ran. Leurs noms sont : Himinglæfa, Dufa, Blödughadda, Heffring, Udur, Raun, Bylgia, Dröbna et Kolga. (Cf. Vollmer, *Vollst. Wörterbuch der Mythologie aller Völker*. Stuttg., Scheitlin, 1850, p. 1073.)

» J'ai une âme maintenant ; c'est à toi que je la dois, cette âme, à toi que j'aime d'un amour qu'aucun langage ne peut exprimer, et je t'en rendrai grâce, si tu ne me fais pas une existence misérable. Que deviendrai-je, si tu me crains et me repousses ? Cependant je n'ai pas voulu rester auprès de toi par tromperie, et si tu veux m'abandonner, fais-le maintenant et retourne seul au rivage. Je me plongerai dans ce torrent, qui est mon oncle et qui mène ici, dans la forêt, une vie bizarre et solitaire, éloigné des amis et des parents. Mais il est très puissant, estimé et respecté par plusieurs fleuves et rivières considérables. Et de la même manière qu'il m'a amenée chez le pêcheur, pauvre enfant légère et riante, il me reconduira chez mes parents, femme pleine d'âme, d'amour et de souffrance (1). »

Le plus souvent, toutefois, dans ces rencontres entre les Ondines et les êtres humains, la victoire reste aux premières, comme l'attestent de nombreux exemples, celui, entre autres, de la fée qu'une tradition provençale nous montre attirant Brincan dans son palais de cristal. Cette fée à la chevelure vert glauque est évidemment sœur des Nix de la Thuringe, des *Roussalkis* des pays slaves, des *Korrigans* de la Bretagne (2) et des *Water Kelpys* des lacs d'Écosse. Sa physionomie rappelle aussi la brillante Mélusine (3) peignant ses longs cheveux, tandis que sa queue de poisson s'agite dans un bassin (4). (Pl. XII, fig. 124, *c*.)

Presque toutes les fées du moyen âge peuvent être considérées comme des génies marins ou aquatiques. Ces étranges apparitions doivent, assure-t-on, leur origine aux Celtes, qui avaient une grande vénération pour les femmes, et se représentaient volontiers, doués de leurs formes gracieuses, les êtres auxquels ils rendaient un culte. Des Celtes les fées passèrent aux Germains, suivant le témoignage de la plupart des mythographes, et augmentèrent la famille déjà très nombreuse des esprits des eaux, les *Merfei* ou Merfinnes, les *Merminni* (*Meermaide*) ou Merminnes, les Nix, les *Wasserfrauen*, les *Wellenmädchen*, etc., avec lesquels elles furent souvent confondues. Un vieux parchemin trouvé à Leyde, et remontant au XIII[e] siècle, contient la relation des amours de Charlemagne et d'une fée (*fata mulierem*) habitant les lieux où fut fondé Aix-la-Chapelle (5). L'existence n'était donnée à cette nymphe que pendant les heures qu'elle passait avec Charlemagne ; lorsqu'elle

---

(1) *Ondine, conte du baron Frédéric de la Motte-Fouqué*, traduit de l'allemand par la baronne Albertine de la Motte-Fouqué, née Tode. Leipzig, H. Matthes, 1857, in-4.

(2) Les Bretons appellent leurs fées *Korrigans*. Des chants populaires, recueillis par M. Th. de la Villemarqué, nous initient aux mœurs de ces esprits malicieux. Les korrigans enlevaient les enfants au berceau et séduisaient les jeunes seigneurs, dont elles devenaient par force les épouses légitimes. « Marie la belle est bien affligée, dit un de ces chants, elle a perdu son petit Lao ; la korrigan l'a emporté. » Et ailleurs : « La korrigan était assise au bord d'une fontaine et peignait ses cheveux blonds, elle les peignait avec un peigne d'or, car ces dames ne sont pas pauvres : Vous êtes bien téméraire de venir troubler mon eau, dit la korrigan, vous m'épouserez à l'instant, ou, pendant sept années, vous secherez sur pied, ou vous mourrez dans trois jours. » (Th. de la Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 4 et 25.) Il y a aussi des korrigans du sexe masculin.

(3) « Mélusine est pour Merlusine, ou plutôt *mère Lusine*, mère des Lusignan, dont le nom se prononce Lusinan, témoin ce passage et une foule d'autres de la chronique mal à propos intitulée *Chronique de Rains* : « ...et eschoi li roaumes a une siene sereur qui » estoit en la terre de Surie, et estoit mariee à Monsignon Guion de » Lusinan. » (F. Génin, *Des variations du langage français depuis le XII[e] siècle*. Paris, F. Didot, 1849, 1 vol. in-8.) La fée Mélusine, qui épousa Raymond de Lusignan et fut ainsi la souche d'une maison illustre, apparaissait la nuit sur les murs de son château, chaque fois qu'un de ses descendants devait mourir ; là elle poussait des cris perçants et lamentables dont le souvenir est resté dans ce proverbe populaire : *Cris de mère Lusine*. Les puristes, perdant de vue l'origine de cette expression, ont écrit et prononcé Mélusine.

(4) D'après une autre version de cette fable, Mélusine, tous les samedis, devenait serpent de la tête au bas du corps.

(5) On dérive le mot *fée* du roman *fada*, en italien *fata*, en espagnol, *hada*, en basque *hado*, termes qui se rapprochent beaucoup du latin *fadus* (*fatus*), *fada* (*fata*), *fatum*, *fatua*, et du celtique *fadh* ou *vad*, dont le nom de *faids* (en latin *vates*), nom donné aux devins, aux magiciens de l'ordre des druides, tire vraisemblablement son origine. Enfin on a remarqué, sans faire, à ce propos, de sérieuses conjectures, que *Fey*, en chinois, signifie *dame*, et *Fien-fey*, *dame du ciel*. Les auteurs latins expliquent *fatua* par *bona dea*, et c'est là une preuve de l'assimilation des fées avec les Parques, les *dominæ fati*, comme les appelle Ovide, et les *mairæ*, les déesses-mères, auxquelles nous ramène aussi le nom de Μοῖρα, que nous savons avoir été donné par les anciens à la déesse du destin, à la Parque. De *fata* on a fait *fæ*, *fée*, *féerie*, et ce mot de *fæ* veut dire *enchanté*, comme le prouve un passage du roman de *Lancelot du lac* : « En celuy temps estoit » appele *fæ* cil qui s'entremettoit d'enchantemens. » On lit aussi dans le roman de *Parthenopex de Blois*, au sujet de la forêt des Ardennes :

« Ele estoit hisdouse et fae. »

De là le verbe *feer*, qui signifie exercer sur une personne ou sur une chose un pouvoir magique, en d'autres termes, *enchanter*. Ce mot a conservé cette acception dans plusieurs langues. — Voyez pour tout ce qui concerne l'étymologie du mot *fée* et les rapports que les fées ont avec les parques et les déesses-mères, les bonnes déesses : J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3[e] Ausg. Gœttingue, Dieterich, 1854. — D[r] Heinrich Schreiber, *Die Feen in Europa, eine historische-archeologische Monographie*. Freiburg en Brisgau, 1842, 1 vol. in-4. — *Mythologie der Feen und Elfen, aus dem engl.*, von Wolff. Weimar,

se séparait de lui, la vie l'abandonnait; cependant elle ressuscitait à chaque nouvelle entrevue. Dans un de ses rendez-vous d'amour avec le puissant monarque, un rayon de soleil pénétra dans sa bouche et y fit briller un grain d'or. Ce grain d'or, qui adhérait à sa langue, fut coupé par ordre de Charlemagne; mais la nymphe mourut aussitôt, et elle ne reparut jamais.

Cette légende semble avoir pour but d'expliquer l'origine d'Aix-la-Chapelle et de ses bains renommés. Le grain d'or était comme le signe de sa prospérité future. C'est qu'au moyen âge les fées, comme dans l'antiquité les Nymphes et les Naïades, étaient les gardiennes, les esprits tutélaires et en quelque sorte les oracles des sources d'eaux minérales (1). La fontaine que Jeanne d'Arc allait souvent visiter près de Domremy, et où elle se sentait mystérieusement avertie de sa belliqueuse vocation, avait jailli, suivant le dire du populaire, sous la baguette des bonnes fées (2). Pomponius Méla parle d'un oracle de l'île de Sena (l'île de Sein) (3), présidé par neuf vierges (neuf prêtresses) merveilleusement douées. Par la vertu de leurs chants magiques, ces vierges gauloises soulevaient la mer et déchaînaient les tempêtes; elles savaient aussi emprunter la forme de divers animaux et guérir les maladies incurables; enfin elles prédisaient l'avenir aux navigateurs (4). Leur souvenir se conserva dans l'Armorique, mais on changea le lieu de leur résidence, et c'est dans la forêt de Bréchéliant qu'on se plut à les visiter. Les apparitions de ce genre se multiplient tellement en tous pays auprès des fleuves, des rivières, des lacs, des fontaines et des torrents, qu'il faudrait écrire un gros volume pour en recueillir tous les exemples. Les fées se rendaient visibles près de l'ancienne fontaine de Baranton, la fontaine *qui rit* (5), dans la forêt de Bréchéliant, où les prophétesses de l'île de Sein avaient établi leur nouveau domicile :

« Là soule l'en les fees veoir »,

écrivait, en 1096, Robert Wace, et cependant il les y chercha vainement lui-même et s'en revint fort désappointé (6).

Ce fut également dans une forêt, celle de Colombiers en Poitou, près d'une fontaine appelée aujourd'hui par corruption la *font de Scée*, pour la fontaine des Fées, que Mélusine apparut à Raimondin (7). C'est aussi près d'une fontaine que Graelant vit la fée dont il tomba amoureux et avec laquelle il disparut pour ne plus jamais reparaître. C'est près d'une rivière que Lanval rencontra les deux fées, dont l'une, celle qui devint sa maîtresse, l'emmena dans l'île d'Avalon, après l'avoir soustrait au danger que lui faisait courir l'odieux ressentiment de Genèvre. Viviane, fée célèbre, dont le nom est une corruption de *Vivlian*, génie des bois

---

1828, 2 vol. in-8; et l'excellente monographie française de M. L.-F. Alfred Maury, qui, sous un petit volume, renferme un trésor de documents puisés aux meilleures sources : *Les fées du moyen âge, recherches sur leur origine, leur histoire et leurs attributs pour servir à la connaissance de la mythologie gauloise.* Paris, Ladrange, 1843, 1 vol.

(1) Rappelons ici que les *Anigrides*, ces nymphes du fleuve *Aniger*, guérissaient leurs invocateurs des maladies de peau; une fontaine près de Padoue, nommée *Apone*, rendait la parole aux muets et guérissait de toutes sortes de maladies; la Cythétuse, rivière du Péloponèse, avait sa source ornée d'un temple d'où les malades qui s'y lavaient sortaient guéris. Les prêtres voisins des sources médicinales, remarque un écrivain, les offraient aux infirmes et aux malades comme douées par le ciel du don de guérir. Après les fées, ce pouvoir échut aux saints et aux saintes, voire à la mère de Dieu. Que de fontaines aujourd'hui sous la protection d'une *Notre-Dame*, héritière d'une nymphe romaine ou d'une fée gauloise, poursuit le même écrivain, ont le saint privilége de rendre à la fois la vigueur au corps et la salubrité à l'âme! En Normandie, où la consécration des eaux devint un usage général, les sources ont presque toutes été placées sous l'invocation de la Vierge ou des saints. On s'y rend en pèlerinage, et l'on attribue à leurs eaux la vertu de guérir certaines espèces de maladies, non par une propriété naturelle, mais par une action merveilleuse et sanctifiante. (Voyez Amélie Bosquet, *La Normandie romanesque et merveilleuse.* Paris, Techener, 1845.)

(2) *Bona Dea* paraît être une allusion aux déesses mères, et à la *Mater Rhea* ou *Bona Dea* des anciens.

(3) Située près de la pointe Audierne, à l'extrémité du Penmarck, ou du cap le plus avancé à l'ouest de la Bretagne.

(4) Pomp. Mel., *De situ orbis*, III. Cf. Dr. F. H. Schreiber, *Die Feen in Europa*, p. 13.

(5) Ainsi appelée à cause du petit bruit que fait l'eau en bouillonnant, surtout quand les enfants y jettent de petites pièces de métal. (Voy. Ch. H. de la Villemarqué, *Contes et traditions populaires des Bretons.*)

(6) Là alai jo merveilles querre,
Vis la forest e vis la terre;
Merveille quis, mais nés trovai;
Fol m'en revins, fol i alai,
Fol i alai, fol m'en revins
Folle quis, por fol me tins.
(Wace, *Roman de Rou*, t. II, p. 144.)

(7) Histoire de Mélusine, par Jehan d'Arras, p. 125 (Paris, 1698, in-12). Voyez aussi la jolie réimpression de ce roman féerique dans la *Bibliothèque Elzevirienne*, éditée par M. P. Jannet.

célébré par les chants celtiques, habitait au fond des forêts sous un buisson d'aubépine, où elle tint Merlin ensorcelé (1).

Qui pourrait signaler tous les lieux hantés par les fées, tous les monuments singuliers qui leur servaient de refuge ; tous les cercles magiques tracés par elles dans les bois, au bord des eaux, au milieu des prairies, au coin des carrefours déserts ! Les pierres druidiques, les rochers abrupts, les cavernes, les grottes, ont gardé maintes traces de leur passage (2). La même fée a souvent dans le même pays des domiciles différents ; elle en a même dans plusieurs pays à la fois. La légende qui l'a fait naître la fait voyager, et elle subit en chemin plus d'un travestissement. Où n'est pas Mélusine, par exemple ? Si nous voulions la chercher en Allemagne, à coup sûr nous l'y rencontrerions (3). Mais si nous nous contentons de visiter les grottes de Sassenage des environs de Grenoble, nous trouverons dans un palais orné de cascades souterraines l'amante de Raimondin (4). Cependant les fées n'habitent pas toujours des palais comme la noble Mélusine. Elles ont des demeures plus modestes : un puits, un four, une hutte, une cabane ne leur paraît pas un logis à dédaigner. Nous mentionnerons ici à ce propos, avec M. D. Monnier, le *Puits* ou *Fort des Fées*, sorte d'éminence située à la frontière du Dauphiné et du Forez, non loin de Vienne et de Sainte-Colombe, et un *four des fées*, voisin des cuves de Sassenage, qui prédisent l'abondance et la disette, suivant la quantité d'eau qu'elles reçoivent à certaine époque de l'année (5). En Normandie se tient une foire merveilleuse qui surpasse à coup sûr les foires de Caen et de Guibrai : c'est la foire des Fées dans la *cité de Limes* (6), sur le bord de la mer. Là les enchanteresses, sortes de Sirènes marchandes, étalent sous les yeux des assistants les objets rares et précieux qu'elles tirent de leurs trésors magiques. Ce sont des plantes surnaturelles guérissant les maladies de l'âme aussi bien que les blessures du corps, des parfums qui rendent la jeunesse immortelle, des fleurs qui chantent pour charmer les ennuis du cœur, des pierres précieuses dont chacune est douée d'une vertu particulière : le grenat, qui fait braver tous les dangers et préserve de tous les malheurs ; le saphir, qui rend chaste et pur ; l'onyx, qui donne santé et beauté, et fait revoir en songe l'ami absent ; puis des pierres antiques qu'une main inconnue a gravées, et dont chaque image est un talisman de bonheur et de gloire ; des armes invincibles, des miroirs magiques où se lit l'avenir, où se dévoilent les plus intimes secrets de l'âme ; des oiseaux devins, comme le Caladrius, qui s'empare de la maladie avec un regard, mais qui détourne sa vue de ceux qu'il ne peut guérir et dont la mort est proche ; de beaux oiseaux parleurs de la même famille que le perroquet de la reine de Saba, qui débitent des leçons d'une philosophie si simple et si persuasive, que les œuvres les plus sublimes des plus grands génies, parmi les hommes, n'ont jamais rien enseigné de semblable (7). Non contentes d'exposer aux regards de leurs visiteurs ces prodiges de leur industrie, les fées marchandes emploient de séduisants discours pour les engager à faire un choix. Mais malheur à celui qui se rend à cette perfide invitation ! A peine a-t-il avancé la main pour saisir l'objet qui lui fait envie, que les fées normandes, dans lesquelles il nous est impossible de

---

(1) A. Maury, *Les fées du moyen âge*, p. 26 et 27.

(2) Tels sont les *pierres couvertes, levées, levades des fées ou des fades; maisons ou grottes des fées; tables des fées; chemins, jardins des fées; mottes aux fées*, et les monuments druidiques appelés *menhirs, dolmens, pierres qui virent* ou *pierres branlantes*, etc. Toutes ces dénominations servent à désigner dans nos provinces de France des sites que l'on suppose avoir été hantés par des fées, ou des pierres qu'on donne à celles-ci pour attributs, comme les *pierres longues, pierre fichade, fiche, fixe, faite, fite, roche courbeire, haute borne*, que l'on appelle *quenouilles des fées*. Ces monuments sont souvent regardés comme l'œuvre des fées ou des géants.

(3) J. Grimm, *Deutsche Mythologie*. Les Hessois possèdent une légende de la *montagne de Mélusine* (Melusinenberg), où l'on voit apparaître souvent un grand serpent à tête de femme. (Cf. Lothar, *Volkssagen*, 239. *Anmerk.* — N. Hocker, *Die Stammsagen der Hohenzollern und Welfen*. Düsseldorf, 1857.)

(4) Désiré Monnier et Aimé Vingtrinier, *Traditions populaires comparées*. Paris, 1854, in-8, p. 415.

(5) Id., *ibid.* Dans le département du Doubs, sur les possessions monastiques du Mont-Benoît, près de Ville-du-Pont et d'une cascade peu élevée, mais qui est d'un effet très pittoresque quand les eaux abondent, on aperçoit, dans un rocher des bords du Doubs, la porte cintrée d'une caverne. C'est là que, suivant le dire des montagnards de la contrée, les *fées bienfaisantes* viennent, comme à leur four banal, faire cuire leurs gâteaux. Id., *ibid.*, p. 402.)

(6) « A une demi-lieue au nord-est de Dieppe, près du village de Puys, on trouve, au sommet d'une côte, un plateau entouré de tous côtés de grands retranchements, excepté du côté de la mer, où la falaise le rend inaccessible. Ces retranchements forment une enceinte de plus de 1800 toises de tour, si l'on y joint la partie de la falaise qui la borde. Cette vaste enceinte porte dans de vieux titres le nom de *cité de Limes*, et, dans les dénominations modernes, le nom de *camp de César* et de *catel* ou *castel*. » (*La Normandie romanesque et merveilleuse*, par mademoiselle Amélie Bosquet, p. 110 et suiv.)

(7) Le Roux de Lincy, *Livre des légendes, Introduction*. Légendes relatives aux pierres précieuses, aux plantes, aux animaux, p. 114 et suiv.

ne point reconnaître de véritables Sirènes, précipitent du haut de la falaise l'imprudent qui n'a point su leur résister.

D'autres fées rappellent moins les Achéloïdes que Diane et les Nymphes chasseresses. Elles parcourent les bois, s'arrêtant de préférence auprès des cascades et des fontaines. Dans le Dauphiné, près du château de Clémont, vous trouvez un endroit nommé *Combe à la Dame*. C'est un ravin profond du haut duquel tombe en cascatelles le ruisseau de l'Œil-de-Bœuf. A la source fraîche de ce ruisseau, une déesse chasseresse, après avoir fatigué sa meute sous les hêtres touffus de la montagne Bleue, attendait quelquefois le comte de Montbéliard, et conviait à un repas frugal ce nouvel Endymion. Un autre séjour de cette reine des forêts et de sa suite est entre Villars et Pont-de-Roide, la Roche-d'Anne que le Doubs contourne agréablement en reflétant dans son miroir tranquille deux antres voûtés dignes des Nymphes.

Ces déesses, ces fées chasseresses, dont les traits et les attributs rappellent ceux des Hamadryades, sont des *Dames vertes* (1). La dame verte est la péri, la nymphe des forêts du Jura. Le jour, on la voit peigner ses blonds cheveux à l'ombre des grands chênes ; la nuit, elle assemble ses compagnes, les fées des bois, et toutes s'en vont mener la danse nocturne dans les clairières blanchies par la lune. Quelquefois la Dame verte mêle aux soupirs du vent, au murmure du feuillage, des chants harmonieux. Elle a, comme les Nixes, dont nous parlions tout à l'heure, ses moments de faiblesse ; plus d'une fois elle s'est éprise d'amour pour de simples mortels, et nous venons de la voir donnant des rendez-vous au sire de Montbéliard.

Les *Dames blanches*, et nous ne devons pas oublier que les noms de *fées* et de *dames* sont synonymes, les dames blanches sont proches parentes des dames vertes, mais elles ont un caractère fatidique encore plus prononcé, et leur apparition est généralement regardée comme un présage funeste. Rien de plus émouvant, de plus dramatique que l'évocation de cet esprit de malheur, à une époque où la cité lyonnaise, éprouvée par de récents désastres, s'abandonnait aux plus funestes pressentiments. « Il circule dans le peuple une foule de récits plus ou moins extraordinaires, écrivait, en 1840, un habitant de cette malheureuse cité : Une dame blanche s'est montrée, la nuit, sur les hauteurs, se promenant silencieusement près d'un des forts qui nous dominent. Une première fois elle passe non loin d'une sentinelle, elle porte une coupe remplie d'eau ; au *qui vive !* du soldat elle ne répond pas et disparaît. Bientôt elle revient, et cette fois elle porte une torche d'où jaillit une flamme livide : même *qui vive !* même silence. Elle reparaît une troisième fois, tenant à la main un pain, toujours même silence ! Enfin elle revient une dernière fois, un glaive flamboyant à la main. En la voyant armée, le soldat redouble ses *qui vive !* et menace de faire feu. La *dame blanche* s'arrête et répond d'une voix lugubre et solennelle : « Quand j'ai passé près de toi avec une coupe pleine d'eau, c'était l'inondation et tous ses désastres ; tu vois... la torche signifiait la peste ; le pain, c'est la famine, et le glaive, c'est la guerre... Malheur, malheur ! malheur à vous tous (2) ! »

Ailleurs, une autre dame blanche, la fée d'Argouges, s'en vient errer, la nuit, autour du manoir seigneurial, et fait entendre, au milieu de ses gémissements, ce cri sinistre : La mort !... la mort !... (3).

Cependant les blanches prophétesses ne se présentent pas toutes avec ces dehors imposants. Il y en a qui remplissent leur lugubre mission d'une façon plus prosaïque. Elles guettent les passants attardés, les attirent par le doux son de leur voix, s'emparent d'eux ensuite, et les traînent par d'affreux sentiers jusqu'au fond des bois où elles leur font subir mille outrages. Quand elles ne consomment point sur-le-champ la perte de ces malheureux, elles les renvoient plus morts que vifs, avec le pressentiment de leur fin prochaine. Sur un gué de la Dive, entre Vicques et Vicquette, dans l'arrondissement de Falaise, se trouve un pont, dit le pont Angot, mystérieusement abrité par les épais ombrages des deux rives qu'il réunit. Ce pont était devenu le lieu de

---

(1) *Dame* est ici pour fée, et il en est de même dans un grand nombre de locutions, comme la *Dame du bois*, le *pré à la Dame*, la *combe à la Dame*, la *cour des Dames*, le *banc des Dames*, le *chemin des Dames*, la *chaussée à la Dame*, la *grange à la Dame*, la *Dame du lac*, etc.

(2) Voyez le *Réparateur*, journal lyonnais, ann. 1840. Cf. Désiré Monnier et Aimé Vingtrinier, *Traditions populaires comparées*, p. 172 et suiv.

(3) Fr. Pluquet, *Contes populaires, préjugés, patois, proverbes, noms de lieux de l'arrondissement de Bayeux*. Rouen, Ed. Frère, 1834, in-8.

rendez-vous de toutes sortes de fantômes nocturnes. Une dame blanche présidait cette étrange assemblée. D'ordinaire elle demeurait assise sur l'étroite planche du pont. Si un voyageur tentait de traverser ce passage, la dame lui en défendait l'entrée, à moins qu'il ne lui rendît hommage en la suppliant à genoux. Refusait-il de se prêter à cette démonstration humiliante, la fée irritée le livrait à sa bande infernale, qui infligeait au rebelle une variété de supplices plus navrants et plus cruels les uns que les autres ; trop heureux quand sa vie était épargnée (1). On affirme avoir vu la dame du pont Angot, dans ses nuits de loisir et de solitude, *laver sa lessive* à la lueur pâle des étoiles, et cette circonstance nous prouve que la dame du pont Angot doit prendre place parmi les fées désignées sous le nom particulier de *Lavandières*.

Les Lavandières, connues et redoutées dans plusieurs de nos provinces, punissent de mort le téméraire qui les a surprises la nuit, pendant que, mollement penchées sur les eaux, elles tordent leur linge au lavoir commun. Celui qui, près d'une rivière ou d'un lac, croit avoir aperçu des formes blanchâtres à travers l'obscurité, craint de s'être rendu indiscret malgré lui et d'avoir troublé les Lavandières. Celles-ci cependant ne sont pas toujours aussi farouches ; quelquefois elles se mettent à rire et à chanter, dans l'espoir d'attirer près d'elles le bel adolescent qui rêve d'amour. Malheur à lui, si leur voix séductrice arrive jusqu'à son cœur, s'il se détourne de son chemin, s'il se dirige vers l'endroit d'où elles le guettent, s'il consent à tordre le linceul qu'elles lui présentent ! Saisi aussitôt par des mains invisibles, il tombe dans un gouffre qui le plus souvent n'est qu'un affreux marais.

Les Lavandières ont quelques traits de ressemblance avec les *Dames du lac* de l'Écosse, les *Nixes* de l'Allemagne, et surtout avec les *Walkyries*, ou femmes-cygnes, des traditions scandinaves. Les autres fées qui empruntent des allures de Némésis et jouent le rôle de génies familiers dans les grandes familles, s'apparentent aux *Vila*, aux *Withmädchen* et surtout aux *Weissen-Frauen* de la Germanie, dont la plus célèbre est depuis des siècles l'oracle de la maison de Hohenzollern-Brandebourg. Les apparitions de ce fantôme lémurique ont lieu à la veille des grands événements, tantôt dans le château royal de Berlin, tantôt dans celui de Bayreuth, ancienne résidence des margraves de Brandebourg. L'auteur d'une dissertation dont la *Weisse-Frau* est l'objet nous apprend que plusieurs historiographes ont pris ce personnage légendaire pour l'ombre de la comtesse Cunégonde d'Orlamunde (2) et qu'il en existe au château même de Bayreuth deux portraits. Comme l'un de ces portraits représente une femme parée de vêtements très bruns garnis de fourrure et portant sur sa tête une sorte de capeline blanche qui lui descend jusque sur le front, la dame blanche fut revêtue dans ses apparitions, par les esprits superstitieux, du même costume qu'on avait attribué à l'image peinte sur le tableau, et elle reçut dès lors le nom bizarre de *Dame blanche noire*, *Schwarze-Weisse-Frau*. D'après une tradition locale, basée sur des renseignements fournis par le comte de Münster, et dont il est difficile de vérifier l'exactitude, la Dame blanche noire serait apparue, dans le château de Bayreuth, au général d'Espagne et à d'autres officiers de l'armée française, lorsqu'ils y firent un court séjour en 1806, peu de temps avant la bataille d'Iéna. Le comte de Münster, à qui il faut laisser toute la responsabilité d'une pareille assertion, croit qu'elle apparut aussi, en 1812, à l'empereur Napoléon lui-même, pendant la nuit qu'il passa dans cette résidence, au début de la campagne de Russie. Ce témoin oculaire prétend que le lendemain au matin l'empereur parut très préoccupé et très soucieux, et qu'au moment de quitter le lieu où la femme blanche de la maison de Brandebourg avait probablement troublé son sommeil, il répéta plusieurs fois, avec humeur, en présence de son noble entourage : *Ce maudit château! ce maudit château* (3) !

(1) Amélie Bosquet, *La Normandie romanesque et merveilleuse*, p. 107.

(2) Accusée par les chroniques du meurtre de ses deux jeunes enfants, la veuve Cunégonde, qu'avait égarée sa folle passion pour un jeune prince de Hohenzollern, a quelques traits de ressemblance avec Médée. Elle a inspiré un des chants populaires du *Wunderhorn* (II, p. 232), où son histoire est racontée dans le style naïf de la complainte. Cette âme en peine rentre dans la classe des lémures.

(3) Cette anecdote est racontée, avec beaucoup d'autres détails que nous omettons, dans une brochure publiée à Berlin en 1850, sous le titre suivant : *Die Weisse-Frau. Geschichtliche Prüfung der Sage und Beobachtung dieser Erscheinung seit dem Jahre* 1486 *bis auf die neueste Zeit*. Berlin, A. Duncker, 1850, p. 17. Tout ce qui tient de la légende s'associant de soi-même aux faits relatifs à l'histoire de Napoléon que la grandeur de ses destinées placera tôt ou tard au rang des personnages légendaires, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'intérêt poétique que présente l'apparition de cette dame blanche de noble origine auprès de la couche du conquérant, à qui elle serait venue prédire un échec redoutable et comme la fin de sa glorieuse carrière : le désastre de Moscou. Toutefois, si les poëtes ont

Les Allemands reconnaissent dans leur Dame blanche une divinité catachthonienne, une divinité du monde souterrain où ces idées, la vie et la mort, aimer et mourir, se trouvent personnifiées dans leur union la plus intime. Ils la rapprochent de la déesse Holda (l'obscurité), identifiée elle-même avec Bertha (la lumière), comme symbole de l'antagonisme inhérent au principe de la reproduction et de la fécondité (1). Holda est la distributrice des biens de la terre qu'elle rend fertile par ses absences et ses retours périodiques. La Dame blanche est gardienne de trésors, et beaucoup de légendes supposent qu'elle apparaît tous les sept ans. Elle se montre d'ordinaire portant un trousseau de clefs ; elle donne des fleurs, elle tient une quenouille, elle a un rouet d'or ; elle est cruelle ou magnanime, bonne ou méchante, comme les fées en général, qui nous offrent la représentation symbolique de cet antagonisme puissant et inaltérable qui préside aux destinées de toute chose. Nous retrouvons ici, par conséquent, Perséphone et ses Nymphes : comment ne retrouverions-nous pas, sous des traits légèrement modifiés, les Sirènes ? Les dames blanches qui se métamorphosent en poissons ou en reptiles à des époques déterminées, et qui ont d'abord, sous leur aspect humain, accompli une œuvre de séduction, ne nous ramènent-elles pas naturellement aux fallacieuses Sirènes qui attirent les âmes pour les livrer à Hadès, et qui, lorsqu'elles manquent à cette tâche, se transforment elles-mêmes subitement, car leur rôle sur la terre est fini ? Holda habite non-seulement les montagnes, mais les lacs et les sources. Les dames blanches habitent surtout dans les forêts et se montrent auprès des eaux. Comme signe de cette double faculté, elles empruntent la forme d'un être hybride moitié femme, moitié poisson, ou bien à tête de femme et à queue de reptile, ou bien encore elles sont femme et serpent alternativement. Suivant Diodore de Sicile, les Scythes comptaient au nombre de leurs divinités une vierge, fille de la terre, qui était femme par le buste et serpent par le bas du corps. Elle avait donné le jour à Scythus dont ils se disaient les descendants. Mélusine, que les Allemands rangent parmi les *Weissen-Frauen*, est à la fois une nymphe des bois et une nymphe des eaux, *Waldfrau* et *Meerminne*. Elle est surtout devineresse et enchanteresse, et elle personnifie, comme toutes ses compagnes, le bon et le mauvais principe, qui se partagent l'empire de la création. Les Sirènes et ces charmantes fées des eaux, qui les rappellent si bien, les Nixes, ont aussi ce double caractère ; elles évoquent l'amour, et elles donnent la mort.

Qui pourrait compter tous les récits où des Nixes, des Ondines, et autres naïades germaniques, ont figuré tantôt comme de gracieux génies épris d'amour pour les mortels, tantôt comme des êtres perfides toujours prêts à entraîner de trop crédules amants sous les flots ? Est-il besoin de rappeler la *Lorlei*, la célèbre Ondine du Rhin, qui, du haut des rochers voisins de Kaub, mêle une plainte éternelle au murmure des flots (2) ?

A Schweinfurt, à Thalheim, dans toutes les localités de la vieille Franconie, on raconte des histoires de Nixes dont le penchant pour la danse, pour les refrains joyeux, symbolise en apparence la gracieuse insouciance de la jeunesse, et en réalité le goût des voluptés mortelles (3). Le Wildsee (4), près de Wildbad, avait ses vierges qui filaient et chantaient. A Stockheim, dans le grand-duché de Hesse, les Nix nous apparaissent sous la forme de danseurs mystérieux qui disparaissent brusquement avant minuit, et qu'un jeune homme assez hardi pour les épier, un soir, voit se précipiter dans les étangs voisins du village (5). Remarquons à ce propos que les étangs et les rivières hantés par les Nix sont très communs en Allemagne. Il nous suffira de nommer la *Todtenlache* (étang des morts) près de Rappelsdorff, d'où une belle Nixe (6) est sortie, un jour, pour aller

---

ici à recueillir une donnée intéressante dont une heureuse imaginative peut s'emparer avec succès, les historiens, pour leur part, n'y trouvent qu'un fait extrêmement contestable, et que, jusqu'à plus ample information, ils feront bien de passer sous silence.

(1) N. Hocker, *Die Stammsagen der Hohenzollern und Welfen*, page 12.

(2) Voyez, pour les détails relatifs à la légende de *Lurlei* ou *Lorlei*, la deuxième partie de cet ouvrage, et le chapitre intitulé : *Interprétation du mythe des Sirènes par la poésie et la science.*

(3) Voyez Bechstein, *Sagen des Frankenlandes*, 1842. — Id., *Deutsches Sagenbuch*. Leipz., 1853, in-8.

(4) C'est un grand lac entouré d'une cinquantaine de petits lacs que l'on voit sur le Moos, plate-forme couverte de mousses, de bruyères, et couronnant, sur une étendue de près de trois lieues, la chaîne de montagnes qui serpente entre la Mourgue et Lenz. Des êtres surnaturels habitent encore ce lac, mais ce ne sont plus des Ondines ; ce sont de mauvais esprits qui y prennent pendant le jour la forme de poissons noirs.

(5) Enslin, *Frankfurter Sagenbuch*. Frankfurt am Mein, Brömer, 1856, in-12, p. 28.

(6) Qu'on en juge plutôt. La nymphe germanique ressemblait à une jeune fille de haute stature ; elle portait un collier noir à son

danser à l'auberge de la Ruderburg : un jeune homme du village en devient éperdument amoureux. La Nixe lui donne rendez-vous sur les bords du lac. Le lendemain, le jeune homme y court, voit l'eau ensanglantée, se dit que sa chère Nixe est morte, et se précipite dans les flots (1). La ville de Schleusingen doit son nom à un petit lac alimenté par trois sources, la Schleuse, l'Erle et la Nahe. Un comte, égaré à la poursuite d'une biche blanche, voit sur ce lac une *Wasserfei* (fée ondine) lui apparaître, portant au front un bandeau où quatre lettres sont gravées S. L. V. S. Cette fée lui apprend que la biche blanche est sa fille, victime des sortiléges d'un perfide magicien. Invité par la fée à tuer le magicien endormi sous l'influence d'un chant magique, le comte se décide à tenter l'aventure, et il réussit, protégé par la vertu des lettres mystérieuses qui signifient: *Sie*, la fille de la Nixe; *Liebe Vnd Siege*, aime et triomphe ! Une fois le magicien mort, le comte devient maître de la biche blanche, et la plonge trois fois dans les eaux enchantées du lac. La biche se change aussitôt en une belle vierge qui épouse le comte, et celui-ci fonde la ville de *Schleusingen*, qui porte, en souvenir de la gracieuse légende, une *Sirène* dans son écusson. On peut voir ici (pl. XII, fig. 125) l'image de cette fée ondine, telle que la représentent, en Allemagne, les artistes qui ont eu cette légende à interpréter.

Parmi les rivières d'Allemagne que hantent les Nixes, il en est deux qui unissent une renommée historique à leur renommée légendaire. Ce sont l'Elster et la Pleisse, dont les eaux tranquilles baignent les plaines voisines de Leipzig, c'est-à-dire le théâtre de la terrible *bataille des peuples*, ce tragique dénoûment de la seconde campagne de 1813. Chaque année, dit une vieille légende saxonne, les Nixes qui habitent ces deux rivières demandent une victime (2); quiconque a surpris les redoutables Ondines au milieu de leurs ébats doit s'éloigner de ces eaux perfides. La danse des Nixes est un présage de mort pour celui qui l'aperçoit. Si la bataille de Leipzig se fût livrée au moyen âge, on n'eût pas manqué d'affirmer que les Nixes étaient apparues au héros dont les eaux de l'Elster sont devenues la tombe, à l'illustre et malheureux Poniatowski. C'est aussi une victime, une victime jeune et belle que réclame tous les ans la puissante Nixe de la Saale, qui autrefois régnait sur toute la contrée. L'homme a envahi son domaine : il lui a fait une guerre à outrance; il lui a enlevé ses forêts, et il a fait passer la charrue sur le sol disputé à ses eaux. Après une lutte de plusieurs siècles, elle a été vaincue, mais sa haine contre les envahisseurs dure encore. Tous les ans il lui faut un sacrifice humain, une victime qu'elle ensevelit dans les flots ténébreux; tous les ans aussi, lors du solstice du printemps, elle sort de son lit et gémit sur son ancienne splendeur. Les pleurs qu'elle verse tombent dans le fleuve. On peut alors s'approcher en silence et puiser de cette eau de larmes qui a la vertu de rajeunir et d'embellir tout visage humain (3).

Si nous voulions continuer jusqu'à la mer du Nord ce voyage à travers le pays des Nix, nous retrouverions parmi les Nymphes marines les mêmes contrastes de grâce et d'impitoyable malice que parmi les Ondines des lacs et des fleuves. Écoutez l'histoire des sept Merminnes (*Meerminnen*) ou filles de la mer. Un navigateur frison équipe un vaisseau pour une course lointaine; une fois sorti du port, il invoque la mer immense, il se voue à elle, promettant de passer toute sa vie sur ces vagues qui exercent sur lui un mystérieux prestige. Tout à coup sept Merminnes sortent des flots, reçoivent son serment, puis replongent dans l'abîme. Le navigateur

cou; elle avait un corset d'écailles couleur vert de mer, comme l'eau de l'étang, un fichu rouge et un bouquet de perles. Ses flancs étaient couverts d'un tablier d'écarlate, et derrière elle se tordait une affreuse queue de poisson.

(1) Dans un grand nombre de légendes, la mention de l'onde ensanglantée revient comme marque du châtiment infligé aux fées des eaux qui sont descendues sur le rivage et ont eu des relations avec les hommes. Les parents des jeunes *Nixes*, *Wasserjungfern* et *Meerweiblein*, sont inexorables sur ce point. Que les vierges marines se soient arrêtées à la danse passé l'heure fixée pour leur retour dans les eaux; que la chrétienne enlevée ait donné au Nix un enfant rebelle à la voix de son père (l'homme marin, le *Wassermann*), on voit jaillir des profondeurs de l'abîme une onde teinte de sang qui atteste le forfait accompli dans l'empire de l'humide élément. Les trois vierges marines de Gartenhofen, qui se rendaient quelquefois à la fête du village et dansaient avec les jeunes gens, encoururent un châtiment semblable pour avoir oublié de rentrer à minuit au sein des eaux. De même, une Ondine qui fréquentait la *Tanzweise* (pré où l'on danse), non loin d'Oberroestheim, en Franconie, et qui avait aussi laissé passer l'heure du départ, dit à son cavalier, prévoyant le sort qui l'attendait : « Si tu vois jaillir de ce trou (le *Bodlwerloch*, trou sans fond, où elle allait se précipiter), une gerbe d'eau limpide, c'est que je n'aurai pas été punie, mais s'il en sort une source ensanglantée, c'est que j'aurai subi mon châtiment. » —Voyez J. Grimm, *Deustche Mythologie*, zweite Ausg. — Panzer, *Beitrag zur deutschen Mythologie*. München, Kaiser, 1848 (t. II, p. 131).

(2) C'est surtout le jour de la Saint-Jean qu'il faut éviter de se baigner dans ces rivières ou d'y naviguer en bateau. (Voyez Bechstein, *loc. cit.*, p. 509.)

(3) *Sagen und Klänge aus Thüringen*, Rudolstadt, 1857.

promène son vaisseau du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident. Il devient riche ; mais ayant un jour aperçu sur un rivage une vierge charmante, il oublie le serment prêté à la mer. C'est sur la terre qu'il veut vivre désormais dans un splendide château où il a conduit sa belle fiancée. Qu'arrive-t-il cependant ? La nuit des noces commence à peine que les terribles Merminnes sortent des flots, et viennent sous les fenêtres du château chanter une lugubre chanson. — Viens à nous ! disent-elles au parjure. C'est à la mer que tu as voué ta vie, c'est dans la mer qu'il faut nous suivre. — Et le malheureux navigateur est entraîné par les implacables Merminnes au sein des flots (1).

Si, comme les Nixes, les Merminnes sont perfides, comme les Nixes aussi elles sont quelquefois secourables. Voici à ce sujet quelques détails puisés dans les légendes maritimes de la Hollande (2).

Du temps où les habitants d'Anvers équipaient encore des bâtiments pour la pêche de la baleine, une Merminne venait quelquefois guider les navigateurs vers les parages où leur pêche devait être le plus fructueuse. On voyait souvent une de ces Nymphes marines nager devant le vaisseau, chantant ce refrain des baleiniers :

« Scheppers, werpt de tonnekens vit,
» De Walvisch zal gaen kommen. »

« Bateliers, jetez les tonnelets ; voici venir la baleine. »

Les navigateurs anversois suivaient le conseil donné ainsi par la Merminne, et ne manquaient jamais de faire bonne pêche. Le plus souvent toutefois la Nymphe était une prophétesse de malheur. C'est une Merminne qu'on vit apparaître un jour dans le port de Muiden, chantant ces vers :

« Muiden sol Muiden blyven
» Muiden sol novit beklyven. »

« Muiden doit rester Muiden ; — Muiden ne doit jamais prospérer. »

Et la prédiction se réalisa. Muiden, malgré la bonne situation de son port, resta une petite ville, tandis que Amsterdam, sa voisine, devenait une grande cité maritime.

Une autre Merminne s'est montrée près de Dordrecht. Non loin de cette ville, on remarque un bassin d'eau tranquille, au milieu duquel s'élève un clocher solitaire. C'est l'ancien emplacement de la ville de Zevenbergen. Les habitants de Zevenbergen, subitement enrichis, en étaient venus à mener une vie dissipée et à négliger leurs devoirs religieux. Organe cette fois de la colère divine, et portant des ailes comme emblème de sa mission céleste, une Merminne parut au-dessus de Zevenbergen, chantant d'une voix plaintive :

« Zevenbergen sol vergaen,
» En Lob betjens torn sol blyven staen. »

« Zevenbergen doit être englouti ; le clocher doit demeurer. »

Les habitants entendirent le chant de la Merminne, ils ne s'amendèrent point, et la sombre prophétie s'accomplit (3).

La Suède, comme l'Allemagne et la Hollande, a ses Ondins, ses Nix que caractérise surtout leur instinct musical. Le *Strömkarl* des traditions suédoises se plaît dans le voisinage des moulins et des chutes d'eau. Son moyen de séduction est un violon (4) sur lequel il joue onze variations d'une mélodie entraînante (*Ström-*

---

(1) Bechstein, *loc. cit.*, p. 146.

(2) Les Nix de la Hollande, connus sous la dénomination générique de *Necker* (au sing. *Neck*), se mêlent aussi aux danses des habitants des rives et entraînent les jeunes filles dans les flots. Ils remplissent encore l'office de lutins, d'esprits familiers, mais ce sont des hôtes exigeants, et il les faut traiter avec beaucoup d'égards. Un Neck, appelé Flerus, qui s'était chargé des travaux du ménage dans une ferme près d'Ostende, au canal de Furnes, quitta un beau jour cette maison, parce qu'au lieu de sucre on lui avait mis de l'ail dans son lait. Les Merminnes hollandaises, proches parentes des Necker, ont des dents en arête de poisson et les cheveux couleur vert de mer. Elles savent aussi bien voler que nager.

(3) Bechstein, *loc. cit.*, p. 141.

(4) Quelques-uns lui attribuent une harpe et disent qu'il fond en larmes chaque fois qu'il se met à chanter en s'accompagnant sur cet instrument.

karlslag) ; mais il n'est permis d'en danser que dix. La onzième appartient au chasseur sauvage ; et quand elle se fait entendre, un vertige terrible s'empare des auditeurs. Enfants et vieillards, aveugles et paralytiques se mettent à danser (1). Il n'est pas jusqu'aux meubles et aux ustensiles de ménage qui ne prennent part à la danse.

Un autre frère du Nix est le *Fossengrim* norwégien (2). Par les nuits silencieuses et sombres, il fait entendre les sons mélancoliques de son violon. Celui qui veut prendre des leçons de ce maître nocturne doit lui sacrifier le jeudi soir un jeune bouc blanc, qu'il précipite, en détournant le visage, dans une cascade qui se jette vers le Nord. Si le sacrifice est maigre, l'apprenti réussit tout au plus à accorder son violon. Si le bouc est gros, au contraire, le Fossengrim passe la main sur celle de l'écolier et la lui conduit jusqu'à ce que le sang s'échappe de ses doigts. Alors l'apprenti est devenu maître lui-même. Il possède le secret de faire danser les arbres et d'arrêter les eaux dans leur chute.

Dans les fresques d'un vieux château de la Franconie supérieure, à Forchheim, figurent deux personnages dont l'un semble représenter le roi des eaux à cheval, et l'autre un Fossengrim. Chaque figure a trois pieds de long et deux pieds de haut (3). Le Fossengrim porte un bonnet pointu. Ses cheveux sont roides, sa longue barbe est pendante. On ne voit que la partie supérieure de son corps ; son habit se termine au-dessous des hanches en grandes nageoires. Le manche du violon ou plutôt de la viole est couronné par une tête d'agneau ou de chèvre. Des fleurs aquatiques qui entourent les deux figures indiquent que l'eau est leur élément. Le château de Forchheim était autrefois entouré d'eau et tout près coule encore la Regnitz. Il est à remarquer que le Fossengrim apparaît ici comme le compagnon du roi des eaux. On peut dire qu'il est à cet être supérieur ce que Triton est à Neptune (4). Nous avons reproduit ici les traits du Fossengrim (pl. XII, fig. 123 *b*) (5).

Au bord des mers de la Suède nous rencontrons encore les *Walkyries* dont nous aurons à parler plus loin en étudiant les rapports du mythe des Sirènes avec un autre mythe, celui du chant du Cygne. Les Walkyries peuvent se changer en cygnes ; elles n'ont pour cela qu'à se couvrir de la *Schwanhemd* (chemise ou robe du cygne), ou à passer au doigt la bague du cygne (*Schwanring*). Ces gracieuses vierges-cygnes se plaisent sous leur forme d'oiseau tantôt à se baigner dans les eaux marines, tantôt à planer en chantant au-dessus des héros. Elles sont douées du don de prophétie, et elles filent le lin comme les demoiselles blanches qui s'apparentent à la déesse Holda. Les poëtes légendaires en comptent ordinairement trois, et ce nombre semble les rapprocher des Parques, ainsi que des trois vierges prophétesses mentionnées dans le *Voluspa* (6).

Ainsi les noms de *Nixes* (*Wasser-Nixen*), d'*Ondines* (*Wellenmädchen*), de *Merminnes* (*Meerweiber*, *Meermaide*, *Seejungfern*, *Wasserfrauen*, *Wasserjungfrauen*), de *Walkyries*, de *Wassermann*, de *Nickelman*, de *Strömkarl* et de *Fossengrim*, auxquels nous joindrons encore ceux de *Wasserholde* et de *Brunnenholde* (7),

---

(1) Arndt, *Voyage en Suède*, p. 241.—Dans *Ilworandssaga*, cap. II, p. 49-52, il est aussi parlé de cette danse magique.

(2) *Fos*, dans l'ancien suédois, signifie *cascade* (J. Grimm, *loc. cit.*).

(3) Elles se détachent en traits rouges sur la muraille, dans la niche d'une fenêtre de la salle qui tient à la chapelle du château.

(4) Panzer, *loc. cit.*, t. I, p. 237. — Cf. Schmeller, *Woert.*, II, 677 : *Nickel mit der Geigen*, en vers, de l'an 1562.

(5) Les traditions scandinaves placent encore dans la famille des esprits aquatiques le *hnikarr*, qui enseigne le chant et qui a une analogie très marquée avec Odin.

(6) Il est dit dans le *Voluspa* : « Je connais un frêne ; son tronc est divin, majestueux ; son feuillage reste toujours vert ; il est près de la fontaine d'Urdar, dans la maison des dieux, et s'élève bien haut dans le vaste ciel, et c'est de lui que la pluie se répand par-dessus les vallées. C'est de lui que descendent trois vierges prophétesses sorties du lac, dont les eaux baignent le pied de l'arbre. L'une se nomme *Passé*, l'autre *Présent*, la troisième *Avenir*. » Voyez l'ouvrage que nous avons publié sous le titre suivant : *La Harpe d'Éole et la musique cosmique, études sur les rapports des phénomènes sonores de la nature avec la science et l'art* ; suivies de *Stéphen*, *ou la Harpe d'Éole*, *grand monologue lyrique avec chœurs*. Paris, J. Brandus, Dufour et comp., 1856, 1 vol. in-4.

(7) Les *Wasserholden*, aussi bien que la plupart des esprits des eaux connus sous d'autres dénominations, n'ont proprement aucun trait qui les distingue des Nixes. Remarquons, avec les étymologistes, le rapport qu'il y a entre le radical *memmi*, *minni* et le mot *man*, qui signifie *homme* et aussi *vierge*, dans le vieil allemand du Nord. Ces mots, qui furent probablement du genre neutre dans l'origine, signifient donc généralement *hommes* ou *vierges* de la mer. Quant à la dénomination *holde*, elle désigne un bon génie (*bonus genius*) et doit se combiner, pour signifier un esprit des eaux, avec les mots *Wasser*, *Brunnen*, etc. Les mots danois *Havmand*, *Brändmand* et les termes suédois *Hafsman*, *Hafsfru*, *Stromkärl* ont la même signification. Dans les *Niebelungen* figurent des *Wisin-wip*, des *Merwip* (femmes blanches, femmes de la mer) qui prédisent l'avenir et donnent des conseils. Dans les anciennes chansons germaniques, la Merminne est souvent apostrophée en ces termes *liebe muome*. Ailleurs elle reçoit encore les noms de *Mümchen*, *Wassermuhme*, et que des lacs habités par

désignent en quelque sorte la population générale des esprits des eaux dans les mythologies du Nord. La plupart de ces divinités secondaires habitent à la fois la terre et l'onde. Elles peuvent aussi s'élever dans les pures régions de l'air ou descendre dans les profondeurs du monde souterrain, et rencontrer dans cette double excursion les innombrables et joyeux groupes formés par les *Elfes*.

Les Elfes, esprits semi-terrestres, semi-aquatiques, jouent un rôle trop important dans la mythologie scandinave, pour que nous ne ne nous décidions pas à en dire quelques mots.

Il y a deux sortes de Nix, les mâles et les femelles; on distingue aussi deux classes d'Elfes : l'une composée de bons génies; l'autre de divinités perverses. Cependant il est juste de dire que les Elfes n'ont pas avec les Sirènes antiques le même degré de ressemblance qu'avec les Nix.

Remarquons d'abord que ces êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes sont nommés *Alfar* dans le vieux langage du Nord : en anglo-saxon *Alf*, en flamand *Alfin*, *Alvinne;* en danois *Elve*, en allemand *Elbe*. La forme seule usitée aujourd'hui en Allemagne, *Elfen*, y a été introduite d'Angleterre par des écrivains du siècle dernier. Quant à la racine du mot qui se trouve aussi dans l'allemand *Alp*, il paraît difficile d'en déterminer la signification primitive. Cependant le mot latin *albus*, le mot suédois *Els*, synonyme de *rivière*, l'ancien terme du moyen haut-allemand, *Elbez* pour cygne, ainsi que les noms donnés aux *Alpes* couvertes de neiges et à l'*Elbe* aux eaux limpides (1), autorisent les étymologistes à penser qu'on y doit rattacher une idée fondamentale de blancheur, de lumière et de clarté. Il est même plus que probable que le nom d'Alfes ou d'Elfes n'appartenait dans l'origine qu'à une classe de ces êtres surnaturels, à celle qui avait pour attribut la lumière, et que de là la dénomination passa à d'autres esprits ayant avec les précédents quelques caractères communs. L'Edda distingue, au reste, trois classes d'Alfes ou d'Elfes : Elfes de la lumière (*Licht-Alfen*), Elfes de l'obscurité (*Dunkel-Alfen*), et Elfes noires (*Schwarz-Alfen*) (2). Les premiers habitent la région pure de la lumière; les seconds, les antres et les ravins de la terre; les troisièmes, le monde souterrain.

Les Elfes de la lumière sont des créatures gaies et joyeuses, tantôt visibles, tantôt invisibles. Les Elfes noirs sont des êtres difformes qui fuient la clarté du jour et que les rayons du soleil pétrifient s'ils les surprennent sur la terre. Ces Elfes, au ventre énorme et aux jambes minces, au front chauve ou garni de cornes, sont un peu parents des nains et des gnomes. A défaut de la clarté céleste, ils ont dans leurs retraites souterraines l'infernale clarté des pierres précieuses et des trésors métalliques. Ce sont d'habiles artisans. Ils forgent une épée d'un fil tellement fin qu'un cheveu de femme qui tombe dessus est coupé en deux; l'acier en est tellement dur qu'il n'est pas attaqué par le diamant. Ils bâtissent des vaisseaux d'une marche plus rapide que tous les autres; ils font des chevaux artificiels sur lesquels on va plus vite que le vent; leurs casques, leurs boucliers sont impénétrables, leurs épées irrésistibles; mais toujours quelque malédiction s'y attache : l'épée, une fois tirée, ne peut être remise au fourreau, à moins qu'il n'en ait coûté une vie d'homme; une bague ornée d'une pierre précieuse assure à celui qui la tient des Elfes autant de trésors qu'il veut, mais aussi elle cause toujours sa perte. En général, le voisinage de ces êtres et le commerce avec eux portent malheur : on n'a qu'à être atteint de l'haleine d'un Elfe noir pour en devenir malade.

Ces génies pervers se plaisent surtout à dérober des enfants non baptisés pour les élever à leur guise dans leur gîte ténébreux. On leur reproche même de substituer aux enfants dérobés leurs propres enfants souvent aussi difformes qu'eux, échange qui désole les malheureux parents, et contre lequel il n'y a de recours que dans une opération singulière qui consiste à frotter de graisse la plante des pieds du petit Elfe, puis à la griller au feu. Les cris de la pauvre victime rappellent les Elfes qui s'empressent de rapporter l'enfant dérobé.

Les Elfes de la lumière ont d'autres principes et d'autres mœurs. On assure que le droit et l'équité sont choses sacrées pour eux. Ils recherchent l'alliance et la société des hommes. Jamais ils ne songeraient à nuire sans avoir été provoqués, et même en cas d'offense ils ne consentiraient à se venger que par une plaisanterie.

---

des Nixes, des Ondines, ont été appelés de là *Mummelsee* ou *Meumkelcch*. *Watermôme*, en Westphalie, signifie un être féerique; et par *mum*, *mumme*, *mummer*, *mummel*, *mummy* (*mummie*) on désigne en Angleterre et en Allemagne des fantômes, des larves, des masques, des momies.

(1) Suivant une tradition populaire, les Elfes habitent l'embouchure de ce fleuve qui leur devait son nom comme le Neckar, suivant une tradition semblable, doit le sien aux Necker ou Nix.

(2) Dr. W. Vollmer, *Vollständiges Woerterbuch der Mythologie aller Völker*, 2e Aufl., au mot ELFEN.

Ils se lient souvent d'amour avec de simples mortels, mais les enfants qui naissent de ce commerce doivent être entièrement plongés dans l'eau bénite du baptême, pour que leur âme reçoive le don de l'immortalité. Les filles des Elfes, les Elliser, font de cette immersion des nouveau-nés une condition expresse aux hommes qu'elles prennent pour amants (1).

Ce qui distingue les Elfes en général, c'est la petitesse de leur taille. Ils sont à peine hauts d'un pouce et tellement légers, tellement mignons, que lorsqu'ils marchent sur une goutte de rosée, celle-ci tremble bien, mais ne se déforme pas. Sous ce point de vue, et sous beaucoup d'autres, ils ont une grande analogie avec les Korrigans (bretons) (2). Du reste, ils se métamorphosent comme bon leur semble et suivant le dessein qu'ils poursuivent. Ils empruntent donc souvent la taille et la figure des mortels, et se présentent sous les traits de jeunes et beaux garçons, de vierges fraîches et adorables; seulement les formes qu'ils revêtent ainsi n'ont rien de substantiel. Ils ne s'approprient même que l'apparence d'une moitié du corps humain, c'est pourquoi ils ont soin de se montrer de face et de ne point tourner le dos, car s'ils venaient à négliger cette précaution, on verrait qu'ils sont creux par derrière comme l'est un masque ou une tête de poupée coupée en deux.

Un grand nombre d'Elfes habitent le pays de la jeunesse immortelle, sous la mer profonde. Là s'étendent de vrais jardins des Hespérides; là règne un éternel printemps; là ne pénètrent ni la vieillesse, ni la mort. Quelquefois, par une belle journée, quand la mer est calme et que le soleil dore les vagues, les Elfes sortent de leur humide palais et vont danser sur les flots. Un cercle brillant des couleurs de l'arc-en-ciel marque l'enceinte de la fête. Les Elfes sont invisibles pour quiconque ne pénètre pas dans leur cercle magique; mais malheur au vaisseau qui se hasarde à franchir la limite tracée sur l'onde en rayons lumineux? Les Elfes, irrités, se montrent alors, mais c'est pour punir le téméraire équipage qui disparaît aussitôt dans les abîmes. Les légendes du Nord prétendent expliquer ainsi bien des naufrages dont la cause est restée mystérieuse; et il est superflu de faire ressortir l'analogie de cette explication avec l'antique fable des Sirènes.

Les petits Elfes mâles portent de légers bonnets coniques qui les rendent invisibles; quand on peut se procurer une de ces coiffures, on a la faculté de les voir à la danse.

---

(1) Comme les Elfes noirs, les Nixes sont accusés de dérober les enfants nouveau-nés et d'y substituer des *êtres* de leur façon. Ces enfants, *substitués* de la sorte par de malins esprits, et ceux qui résultent de l'union des Nixes ou des Elfes avec les mortels, nous font souvenir des *Wechsel-Baelgen* (enfants supposés). Seulement les *Wechsel-Baelgen* ne prennent la place de personne; ils sont le produit de l'union mystérieuse, soit d'un démon femelle avec un homme, soit d'un démon mâle avec une femme. La croyance aux *Wechsel-Baelgen* a régné pendant longtemps en Allemagne, et ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, aux veillées d'hiver, devant le foyer rustique, autour du rouet de la fileuse, que circulaient ces terribles récits d'enfants monstrueux, témoignage d'une sacrilége alliance entre l'homme et les esprits infernaux. De graves docteurs se sont trouvés pour agiter la *question* des *Wechsel-Baelgen* (comme on dirait aujourd'hui) dans des thèses d'une latinité peu cicéronienne, mais d'une incontestable érudition. Nous citerons de nouveau, à ce sujet, la dissertation de Valentin Merbitz, *maître ès-arts et philosophie en l'Académie de Leipzig*, d'autant plus que sa thèse sur les enfants supposés est suivie d'une autre étude non moins curieuse sur la matière que nous traitons, sur les Sirènes du Nord ou *Wasser-Nixen*. Dans sa dissertation sur les *Wechsel-Balgen*, Merbitz commence par établir qu'il y a deux espèces de démons, les *incubes* et les *succubes*. Le cauchemar, que les physiologistes expliquent prosaïquement par l'influence d'une mauvaise digestion, devient un phénomène de l'ordre surnaturel. C'est le démon lui-même qui use d'affreux prestiges pour entrer en rapports avec l'homme. Les autorités ne manquent pas à Merbitz pour ériger en vérité scientifique l'emprunt fait aux croyances populaires. Des Pères de l'Église, des théologiens, des philosophes sont invoqués tour à tour. A ceux qui nient la possibilité de ces unions monstrueuses, tels que Jean Wierus, Pierre Martyr, Chytræus, Lerchem, etc. Merbitz oppose Thomas, Toletus, Alphonse de Castro, Sprenger, etc. Une fois ce premier point établi, la réalité d'un autre phénomène non moins bizarre, les *Wechsel-Baelgen*, en est la naturelle conséquence. Il reste seulement à examiner quel est le caractère de ces êtres monstrueux. Ont-ils un corps, ou sont-ils de vains fantômes? Tiennent-ils de l'homme ou du diable? Et Merbitz, qui arrive ainsi au troisième point de sa thèse, formule sa conclusion en ces termes catégoriques : « Les enfants supposés ne sont point des êtres humains; c'est le diable lui même qui prend un corps formé tantôt avec le sang de la mère, tantôt avec d'autres éléments sublunaires. » — « Infantes suppositilii non sunt homines, sed ipse diabolus qui vel corpus ex semine et sanguine materno, formatum movet, vel etiam aliunde ex sublunaribus assumit. » (Voyez l'opuscule déjà cité, p. 13.) — La croyance aux succubes et aux incubes étant enracinée dans le peuple, au point de devenir un article de foi, on comprend quelle terreur les récits légendaires d'apparitions de Nixes, d'Ondines, d'Elfes, etc., devaient répandre parmi les habitants des localités où ces êtres féeriques avaient élu domicile. La religion chrétienne ne travailla point à combattre des idées superstitieuses qui assuraient peu à peu la ruine des anciens cultes, en identifiant les fausses divinités avec le principe du mal, avec le diable et ses suppôts, avec Satan et ses démons.

(2) Les *Korils* ou *Korigans* dont nous avons déjà parlé sont un petit peuple féerique de taille lilliputienne, non moins amateur de danse, de musique et de divertissements que les Elfes. Nous en reparlons dans la troisième partie de cet ouvrage, au chapitre intitulé *les Enchanteurs*.

Un jeune paysan de l'île de Rugen s'était caché dans le seigle, espérant surprendre une troupe d'Elfes au milieu de ses ébats. D'abord il ne remarqua rien, si ce n'est un bourdonnement, un chant très doux semblable aux sons lointains d'une mélodie, et un sautillement tout près de lui, comme si des sauterelles y dansaient. Tout à coup il sent que quelque chose lui tombe sur la tête, et à ce moment ses yeux sont dessillés : quatre Elfes de la forme la plus burlesque avaient joué tout près de lui et jeté leurs bonnets en l'air ; un de ces bonnets lui était tombé sur la tête, et il put voir aussitôt la reine des Elfes au milieu d'un cercle de figures féminines, aériennes et séduisantes qui dansaient autour d'elle ; elles étaient entourées de gnomes contrefaits qui ne manquaient pas de contribuer à l'agrément et au plaisir de la réunion, laquelle devenait toujours plus nombreuse. Les quatre gnomes qui jouaient le remarquèrent alors et le prièrent de leur rendre leur bonnet, ce qu'il ne fit qu'après qu'ils lui eurent payé une bonne rançon (1). Cette jolie petite scène féerique fait le sujet d'un dessin que nous reproduisons pl. VI, fig. 68 *b*.

Les Elfes sont aussi bons musiciens qu'intrépides danseurs. Leur chant, accompagné du violon magique, exerce un prestige irrésistible ; tantôt il provoque chez les auditeurs une gaieté folle et les invite à des danses sans fin ; tantôt il exprime une douce mélancolie, et il semble alors que les Elfes, ces anges bannis du ciel, se souviennent de leur divine patrie et rêvent à leur future délivrance (2). En Écosse et en Irlande, l'air favori du roi des Elfes opère des prodiges. Il force tout le monde à danser et ne laisse pas même les meubles en repos. Tables et chaises se soulèvent sur leurs pieds et battent des entrechats. Cette danse frénétique dure aussi longtemps que l'air se fait entendre. Il faudrait, pour y mettre un terme, que quelqu'un parvînt à répéter le même morceau à rebours ou bien que l'on vînt, sans être appelé, couper les cordes du violon par-dessus l'épaule du joueur. En un mot, le roi des Elfes est, on peut le dire, le digne émule du *Fossengrim* norwégien (3).

L'idée d'une danse féerique aux évolutions infinies reparaît, on le voit, sans cesse dans les légendes relatives aux Elfes. Cette danse est tantôt présentée comme un divertissement céleste (4) ; tantôt, et le plus souvent, comme une ronde infernale. La légende est, dans ce dernier cas, l'écho des anathèmes prononcés au moyen âge par l'Église contre les superstitions puisées au paganisme, et surtout contre les fêtes religieuses ou mondaines conservant l'empreinte des rites observés par les anciens dans leurs différents cultes. De la danse des Nix, des Ondines, des Merminnes et des Elfes aux orgies nocturnes du sabbat, il n'y a qu'un pas. Au sabbat nous rencontrons des divinités aquatiques et champêtres dont les anciennes dénominations ont été conservées intégralement ou si peu modifiées qu'on les reconnaît encore à travers les altérations qu'elles ont subies. Diane et les nymphes du polythéisme gréco-romain, Holda et les dames blanches des mythes germaniques se mêlent à la danse infernale présidée par Satan. C'est dans ces assemblées impies que fées et déesses, dieux et demi-dieux subissent une étrange métamorphose. Ceux-ci deviennent des sorciers, des démons ; celles-là des sorcières, des diablesses. Si quelque caractère de beauté divine reste gravé sur la physionomie

(1) W. Volmer, *loc. cit.* — Le véritable temps de l'apparition des Elfes est après le coucher du soleil ; c'est alors qu'ils sortent gaiement de l'eau par groupes nombreux pour se livrer à leurs plaisirs. La rosée du matin conserve des traces de leur passage, et les brins d'herbe foulés dans la prairie, les épis de blé inclinés vers le sol, révèlent le théâtre de leurs ébats. Les Irlandais et les Écossais, apercevant sur une grande route un nuage de poussière qui tourbillonne, sont persuadés qu'il renferme une troupe d'Elfes voyageurs, et font aussitôt force révérences et saluts respectueux. Dans la Flandre occidentale, quand le vent siffle et hurle, on dit : « Alvinna pleure. » (*Alvinna*, pour *Alvinne*, Elfe.)

(2) Leur chant, comme celui des Nix pour la même cause, se change en profonds gémissements, si quelqu'un est assez cruel pour leur ôter l'espoir de retourner dans leur céleste patrie. Ce caractère d'anges déchus, ou tout au moins d'esprits condamnés à errer entre le ciel et la terre, donne aux Elfes une grande ressemblance avec les *Péri* des Perses. Les *Péri* sont aussi des êtres surnaturels et charmants qui ont perdu le ciel sans pour cela appartenir à l'enfer. Nés de l'élément du feu, ils ont des formes enchanteresses, mais tout idéales et vaporeuses. Les Péris qui appartiennent au sexe féminin sont surtout d'une admirable beauté. Elles habitent au sein des nuages, se parent des couleurs de l'arc-en-ciel, et se nourrissent de parfums exquis. Comme les Elfes de la lumière, ces génies de l'Orient sont bienfaisants et généreux ; ils recherchent l'alliance des hommes et se montrent disposés à leur rendre service.

(3) Pour compléter tout ce que nous venons de dire relativement aux Elfes, voyez plus loin le chapitre intitulé : *Les Enchanteurs*. Outre les Elfes, les peuples du Nord possèdent un grand nombre d'esprits nains, entre autres les *Feroll*, les *Gnomes*, les *Kobold*, les *Bergmännchen* (les petits hommes de la montagne), dont il est permis de rapprocher nos lutins, nos farfadets, nos sylphes, sinon pour la taille, du moins pour le caractère et l'allure.

(4) On croit qu'elle est empruntée au phénomène de la révolution des astres, comme presque toutes les danses mythiques.

de ces êtres déchus, c'est uniquement pour faire naître un sentiment de dégoût et d'horreur, par l'effet du contraste que produisent ces restes de beauté avec les formes hideuses dont le christianisme les a revêtus (1). Enlaidis par la souffrance et le péché, rejetés hors de l'empire de la lumière, ainsi que l'enseigna de bonne heure la nouvelle doctrine, ils ne formaient ces danses que pour attirer dans leur cercle magique la foule toujours grossissante des pécheurs et des pécheresses endurcis (2). Les sorcières, héritant de l'emploi dont s'acquittaient les Sirènes auprès d'Hadès, mais le remplissant avec moins de grâce et d'urbanité, recrutaient des danseuses pour la cour infernale. Les danseuses étaient faciles à trouver parmi les jeunes filles que le goût immodéré des plaisirs mondains entraînaient à la perte de leur innocence ; infortunées qui expiaient ordinairement leur faute sur le bûcher, et dont l'histoire est pour chacune narrée dans ce vers :

« Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a perdue. »

Les contes populaires nous représentent ces prétendues sorcières, ces démoniaques sortant la nuit de leur demeure par le tuyau de la cheminée et arrivant au sabbat, à travers les espaces, sur un ignoble manche à balai. A leur retour, tristes, anéanties, elles se rappelaient avec horreur les scènes affreuses dont elles avaient été les témoins, ainsi que les traitements odieux qu'elles avaient subis. Cependant elles ne laissaient pas de se retrouver à jour fixe dans le lieu maudit, tant il leur était difficile de se soustraire au pouvoir fascinateur qui les dominait, et surtout à leur passion effrénée pour certaines danses qui, au moyen âge, prirent souvent le caractère d'une affection morbide (3).

L'endroit où se tenaient les rondes infernales était presque toujours un de ces lieux maudits où le christianisme avait eu à détrôner quelques divinités des anciens cultes. Il n'y a guère de poëtes allemands qui ne célèbrent le fameux *Venusberg*, dont le nom s'est trouvé plus d'une fois sous la plume de Henri Heine. Le *Venusberg*, d'où s'échappent les accords d'une musique mystérieuse, est le séjour enchanté d'une Vénus germanique présidant aux joies impures de l'amour des sens. Ceux qui s'abandonnent aux séductions de dame Vénus, qui se rendent aux fêtes célébrées en ce lieu, et qui prennent part aux rondes des esprits diaboliques dont cette reine reçoit les hommages, sont à leur tour frappés de réprobation (4).

L'assimilation des fées aux sorcières, aux génies malfaisants fit regarder la rencontre des fées dansantes comme un mauvais présage par les naïves populations du Nord. Beaucoup de légendes où figurent des rondes magiques ont pour origine les visions provoquées dans de faibles cerveaux par les merveilleux récits que propageaient les conteurs rustiques. De ce nombre est l'histoire du valet de ferme Rhys, qui abandonna un soir son compagnon Llewellyn dans la campagne pour courir vers un bal invisible. Quelques jours se passent, et l'on se dirige vers l'endroit où Rhys a quitté Llewellyn. On trouve alors une place toute verte et au milieu de laquelle dansent de petits nains au son des harpes. Parmi ces nains dansants se tient Rhys, fasciné par l'orchestre magique. On l'entraîne, et le pauvre Rhys, qui ne peut se consoler d'avoir été troublé dans sa danse, meurt de chagrin peu de temps après (5).

Une punition vient donc toujours frapper le mortel qui se laisse entraîner, soit aux fêtes des esprits, soit aux rondes du sabbat. La mort intervient tôt ou tard dans ces réunions condamnables, et l'ardente piété du moyen âge a inspiré aux écrivains populaires une foule de traditions où figurent des danseurs punis. Les *danses des morts* sont, à un certain point de vue, le symbole de cette réprobation qui frappait un divertisse-

---

(1) Nous reviendrons sur ce fait en y insistant au chapitre des *Enchanteurs*.

(2) « D'après les auteurs ecclésiastiques, le diable, s'il ne fut pas l'inventeur de la danse, enseigna du moins la manière d'en abuser pour nuire à la religion. Saint Chrysostome, qui ne rejetait pas les danses honnêtes, et après lui un grand nombre de prédicateurs, les appellent : *Choreas diabolicas, barathrum diaboli, pompam satanicam, opus satanicum, animarum perniciem, corporis deformitatem, morum corruptelam, iniquitatis fomenta*, etc. ». (G. Kastner, *les Danses des morts*, p. 65, note 1.)

(3) Voyez sur ce sujet le curieux ouvrage du docteur Hecker, *Die Tanzwuth*. Berlin, 1832 ; et celui que nous avons publié sur les *Danses des morts*.

(4) Comme on le dira plus tard, le sujet du *Tannhauser*, opéra de Richard Wagner, est emprunté à cette légende.

(5) Rodenberg, *Ein Herbst in Wales. Land und Leute, Märchen und Lieder*. Hannover, Rumpler, 1857.

ment regardé comme impie (1). En associant l'idée de danse à l'idée de mort, le moyen âge se montrait fidèle à l'esprit du nouveau dogme qui identifiait la mort et Satan dans la plupart de ses représentations pieuses, comme dans les nombreux récits dirigés contre les Nix, les Ondines, les Elfes et en général contre tous les personnages du sabbat.

Les transformations opérées par le christianisme dans les croyances populaires ne réussirent pas à rompre le lien qui les rattachait aux symboles et aux mythes de l'antiquité. Satan, roi des ténèbres, prend pour séduire Ève la forme d'un serpent; d'autres fois il se montre sous la figure d'un dragon, et dans cette forme expire sous les coups d'un messager divin, ou bien il est vaincu par la vierge Marie elle-même. Beaucoup de mythographes ont vu dans ce serpent et dans ce dragon un emblème du paganisme identifié avec le principe du mal, avec Satan, et terrassé par la foi nouvelle. Cette allégorie serait fondée sur l'importance accordée dans les anciens cultes à la signification mythique du serpent et du dragon (2). On voyait sur les temples des bords du Nil et à Persépolis un disque accompagné de la figure du serpent et de deux ailes, hiéroglyphe pris pour le signe de la vie et de la résurrection (3). Le dieu mystérieux et sublime des Égyptiens, le grand Cneph, était représenté par un serpent de la bouche duquel sortait un œuf (4). Le serpent ailé se retrouve en Chine, désigné partout sous le nom de dragon et représentant l'image symbolique du fondateur de la monarchie actuelle des Chinois, Fo, Fo-hé ou Fé, qui naquit dans les Indes (5). Le Nord a connu cette antique tradition, et le serpent ailé ou sans ailes se môntre sur des monuments scandinaves et germains. D'un autre côté, l'association de la forme du reptile et de la forme humaine remonte à la plus haute antiquité. Les religions asiatiques nous en offrent des exemples nombreux; bornons-nous à citer les Naga ou *Dieux-serpents*. Les Naga composent une tribu de divinités qui habitent des régions immédiatement au-dessous de la terre, où ils gardent d'immenses, d'inépuisables trésors et où l'éclat des diamants supplée à l'absence des rayons du soleil. Ces divinités intelligentes n'exigent pourtant pas de leurs adorateurs une table qui soit en rapport avec tant de luxe : un peu de lait et de beurre fondu leur est une offrande agréable. Pendant la solennité, on dessine leurs portraits sur les murs des maisons, et ces portraits les montrent sous une forme humaine de la tête au bas de la taille, et sous la forme de serpent pour le reste du corps. Les mâles y sont armés de cimeterres et protégés de boucliers. Quant aux filles des Naga, « elles sont, dit le *Journal Asiatique*, comme les fées et les nymphes des *Mille et une Nuits*, remarquables par leurs charmes personnels, qu'elles abandonnent aux héros et aux rois qu'elles favorisent. (6) » Les Nagas ont été plusieurs fois vaincus par l'oiseau Garoudha (7).

En adoptant le serpent et le dragon comme des symboles d'idolâtrie et de perdition, le christianisme n'a pourtant pas écarté tout à fait le bon côté du sens allégorique attaché à la représentation de ces animaux. Le serpent surtout est pris par les iconographes catholiques, tantôt pour la figure même de Satan, tantôt pour le signe emblématique de la prudence et de la justice; en sorte que les idées de bien et de mal, associées ici de nouveau, fournissent un double système d'interprétation de ces antiques symboles. Mais c'est surtout dans les légendes et les coutumes locales où les croyances du paganisme ont cherché un dernier refuge, que

---

(1) Voyez *les Danses des morts*. Paris, Brandus, Dufour et comp.

(2) Les mots *serpent* et *dragon* sont rarement distingués dans les ouvrages des anciens écrivains. L'éternel foyer de la vie était exprimé au moyen de cette représentation symbolique, et chez les Juifs, la vie et le serpent se rendaient par le même mot, *hevah*, *havah*, *hovah*, ainsi que le remarque saint Clément d'Alexandrie (*Exhort. ad gentes*). On conçoit dès lors aisément pourquoi les Romains avaient donné le serpent pour attribut à Esculape; c'est que, représentant la vie, il représentait naturellement la santé, *salutis draco*.

(3) *Description de l'Égypte*, I, vol. A, pl. 18 (au temple de l'île de Philæ). — Chardin, *Voyage en Perse*, t. IX, fig. 4 (au temple de Tchelminar).

(4) Creuz., *Religions de l'antiquité*.— Cet emblème fut adopté par les druides; les Gaulois l'introduisirent dans leurs armoiries au champ d'azur. — J. Rosny, *Histoire de la ville d'Autun*, 1802, p. 210.

(5) L'abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, t. VI, p. 329, 368.

(6) *Nouvelles Annales des voyages*, t. IX, p. 381-382.— L'auteur de l'article dont nous venons de citer quelques lignes fait observer que le culte des serpents paraît avoir formé très anciennement une partie de la religion de l'Inde, et présente beaucoup de rapprochements curieux avec les traditions et les cérémonies de toutes les nations de l'antiquité.

(7) Rappelons-nous aussi, à propos des Nagas ou Dieux-serpents, *Oannès* et *Dagon*, les Dieux-poissons de l'Inde.

ces images des anciens cultes sont reproduites sous un jour parfois très favorable. La *Vouivre*, le *Drac* et la *Tarrasque* héritent parmi nous des vertus attribuées par les anciens au serpent et au dragon. Pour apprendre ce que c'est que la *Vouivre*, il faut interroger les traditions celtiques.

Pelloutier nous a démontré que les Celtes en général et les Gaulois adoraient un être invisible qu'ils nommaient *Teut*, le dieu par excellence, et qu'ils l'honoraient dans la forme sensible des éléments (1). Pour représenter cette divinité auguste, ils avaient choisi l'animal dont le nom, chez eux comme chez les peuples primitifs, signifiait la vie. Ils avaient placé sur sa tête un globe lumineux, symbole de sa gloire et de son éternité; ils lui avaient donné des ailes et un corps embrasé, en signe de sa présence dans l'air et dans le feu, et sa puissance sur les deux autres éléments se révélait par le séjour qu'ils lui supposaient dans la terre, et par les bains fréquents qu'ils lui faisaient prendre à la source des fontaines ou dans les flots d'un lac. Telle fut et telle est encore dans la Séquanie, la *Vouivre*, dont le nom, devenu féminin on ne sait trop comment, signifie *vivre*, comme celui d'*Hevah*. Ce serpent qui, en guise d'yeux, porte sur le front une escarboucle, dépose, lorsqu'il va se baigner, l'escarboucle à terre; si l'on pouvait alors s'en emparer, on commanderait à tous les génies de la terre et des eaux. Mais la Vouivre est toujours aux aguets, et l'imprudent qui porterait la main sur son escarboucle serait aussitôt étouffé par cette fantastique créature au corps de serpent (2). Brunetto Latini nous décrit ses amours et lui attribue une voix « en semblance de flute. » Il y a beaucoup d'endroits, en France qui passent pour recevoir fréquemment la visite de ces êtres surnaturels. Quelques auteurs rangent dans le groupe des Vouivres la fée Mélusine, que son époux surprit s'envolant par une fenêtre, sous la forme d'un serpent ailé, métamorphose qu'elle était condamnée à subir tous les samedis (3). La Vouivre est aussi désignée sous le nom de *Guivre*, en termes de blason. La Guivre des anciennes armoiries est une grosse couleuvre qui se nourrit de chair humaine et engloutit un homme ou un enfant. On retrouve cette image dans les armes de la ville de Milan (4).

Chose singulière, c'est sous le ciel du midi qu'est née la croyance au *Drac* (5), véritable frère des Nix du Nord. M. Amédée Pichot a recueilli de curieux détails sur cette famille d'esprits aquatiques, qu'il n'hésite pas à ranger parmi les Sirènes et les Tritons. « C'étaient des Tritons et des Sirènes, dit-il, que ces *Dracs* (6) dont parle le maréchal du royaume d'Arles, Gervais de Tilbury (*otia imperialia*). Les Dracs, dit le grand maréchal, prennent communément la figure humaine et se glissent parmi les habitants d'Arles, jusque sur la place du marché. Quelquefois ils flottent le long du fleuve, sous la forme de coupes ou de bagues d'or, et attirent les femmes et les enfants pendant qu'ils se baignent. Lorsque ces baigneuses veulent s'emparer de ces objets précieux, qu'une vague perfide semble mettre sous leur main, le Drac les saisit eux-mêmes et les entraine jusqu'au fond de l'eau dans un flot tourbillonnant. C'est ce qui arrive surtout aux nourrices, que les Dracs recherchent pour leur faire allaiter leurs propres enfants. Les femmes ainsi enlevées par les Dracs sont assez souvent rendues à leurs familles au bout de sept années. Quelques-unes racontent comment elles ont vécu avec les Dracs dans de vastes palais aquatiques.

« J'ai connu une de ces femmes qui fut prise par les Dracs pendant qu'elle lavait la lessive sur les bords du Rhône. En voulant attraper un vase en bois qui passait à la portée de sa main, elle s'était laissée entraîner au fond de l'eau, où un Drac la força de donner le sein à sa progéniture. Sept années s'étant écoulées, elle reparut saine et sauve, mais son mari et sa famille avaient peine à la reconnaître.

---

(1) D. Monnier, *Du Culte des Esprits dans la Séquanie*. Lons-le-Saunier, 1834, p. 14.

(2) Id., *ibid.*, p. 17 et suiv.

(3) Jehan d'Arras, *Mélusine* (édit. P. Jannet).

(4) Un conte populaire a été imaginé pour expliquer l'origine de ces armoiries : « Ubert fut le premier qui remplit, dans le Milanais, les fonctions déléguées aux comtes du Bas-Empire et de l'empire de Charlemagne. Il adopta, en conséquence, le surnom de vicomtes qu'il transmit à ses descendants. Aux lieux où s'élève à Milan la très ancienne église de Saint-Denis, était alors une profonde caverne, séjour d'un dragon toujours affamé, et dont le souffle donnait la mort. Ubert le combattit, le tua, et voulut que son image figurât dans les armoiries des Visconti. » (Carlo Torre, *Ritratto di Milano*, p. 273. Cf. D. Monnier et Aimé Vingtrinier, *Traditions populaires comparées*, p. 123.)

(5) Diminutif de *dragon*.

(6) Cependant M. Pichot fait observer que l'analogie est encore plus frappante entre les Dracs du Rhône et les *Water kelpys* des lacs d'Écosse.

» Cette femme racontait des choses merveilleuses de son séjour parmi les Dracs. On lui avait donné à manger du pâté d'anguilles. Il lui arriva de se frotter un œil avec ses doigts qui étaient enduits de la graisse de ce pâté, et depuis ce temps elle avait le don de la vision complète de tout ce qui se passait sous l'eau.

» Un jour, c'était trois ans après son retour dans sa famille, se trouvant à Beaucaire, elle y rencontra le Drac dont elle avait nourri l'enfant. L'ayant reconnu, elle lui demanda des nouvelles de sa femme et de son fils ; à quoi le Drac répondit : « De quel œil me voyez-vous ? » La nourrice lui montra l'œil gauche. A l'instant même le Drac le lui creva avec ses doigts, et il se perdit dans la foule (1). »

Le Dragon et son culte superstitieux n'ont point disparu tout à fait des traditions locales de quelques villes de province : à Beaucaire, à Tarascon, à Poitiers, à Vendôme, à Rouen, des simulacres de l'animal fabuleux se montrent dans des circonstances à peu près identiques. Celui que l'on voit à Tarascon, et qui a reçu le nom de Tarasque, représente un dragon monstrueux dont le corps est un assemblage de cerceaux recouverts d'une toile peinte. On promenait autrefois en grande pompe cette figure gigantesque par les rues de la ville de Tarascon pendant la fête dite *de la Tarasque*, qui avait lieu aux solennités de la Pentecôte. Enfin, à Paris même, aux processions des Rogations, le clergé de Notre-Dame faisait porter la figure d'un Dragon d'osier, dans la gueule énorme et béante duquel le peuple se plaisait à lancer des fleurs et des fruits (2).

Le Serpent et le Dragon jouent un grand rôle dans les légendes pieuses et dans les épopées mythiques du moyen âge. Ils sont décrits dans les *bestiaires*, *volucraires* et *lapidaires*, ces collections si curieuses de types réels ou fabuleux, destinés à démontrer quelques vérités morales ou religieuses. La Sirène elle-même, dès le XIIIe siècle, est nommée et décrite dans ces encyclopédies bizarres. Seulement elle y apparaît sous une forme complexe qui tient également de la création empruntée par les anciens au culte de l'Orient et des monstres inventés par la fertile imagination des chroniqueurs ou décrits par des voyageurs plus préoccupés, comme on le prouvera plus tard (3), d'amuser que d'instruire. La même confusion existe dans les idées qu'on cherche à tirer du mythe ainsi transformé. Le mysticisme chrétien interprète à sa façon le thème légué par la poésie païenne. La haute signification qu'attribuait l'antiquité à la fable des génies psychopompes n'est qu'imparfaitement adoptée par les pieux écrivains du moyen âge, et si l'on cherche à dégager une conclusion précise de leurs diverses interprétations de la fable d'Homère, on est presque toujours ramené à cette idée prédominante : C'est que la Sirène est le symbole de la volupté. Elle a cette signification dans les écrits des Pères de l'Église, qui vont même jusqu'à l'assimiler au démon : « *Sirenes dæmoniæ* », dit saint Basile (4). Aussi les artistes chrétiens ont-ils souvent représenté, à côté du dragon infernal sculpté sous les pieds de la sainte Vierge, la figure de la Sirène comme un emblème de la persuasion insinuante et du dangereux attrait de la tentation sensuelle qui perdit nos premiers parents, et qui est l'arme la plus puissante du mauvais ange et de l'enfer (5). De même, dans les différents cycles de romans chevaleresques, elle intervient pour offrir une image des voluptés décevantes auxquelles l'homme s'abandonne en cette vie. Elle y est surtout considérée comme un type de séduction féminine.

Soit qu'ils puisent leurs renseignements dans les auteurs anciens, notamment dans Ovide ou dans Servius, soit qu'ils adoptent les idées du vulgaire, qui croyait à l'existence des Sirènes dans la mer des Indes, sous

(1) Amédée Pichot, *loc. cit.*

(2) A. de Nore, *Coutumes et traditions des provinces de France*, p. 349. « Cette coutume, qui cessa vers l'an 1730, avait pour but, disait-on, de rappeler un serpent monstrueux qui avait ravagé les environs de Paris, et dont saint Marcel avait délivré la contrée. »

(3) Voyez ci-après, IIe partie, chapitre Ier.

(4) A une époque plus récente, la même croyance persistait encore, et nombre d'auteurs, comme le crédule Merbitz, en Allemagne, et le cruel Pierre de Lancre, en France, assimilaient les fées en général, et plus particulièrement les esprits des eaux, à des démons. « Ce sont ces esprits, dit Merbitz, qui apparaissent dans les eaux sous forme humaine, comme des spectres, et qu'on nomme aussi diables et démons. » Luther, comme nous savons, était imbu de ce préjugé. « En quelques lieux, dit-il, on trouve des Nixes qui attirent les enfants dans l'eau et les noient. Ce sont des diables. »

(5) *L'enfer de la chapelle Saint-Just à Narbonne*, article de madame Félicie d'Ayzac, publié dans la *Revue archéologique*, 9e année, 1852, p. 206.

deux espèces, l'une moitié femme et moitié poisson (1), l'autre moitié femme et moitié oiseau, toujours est-il que les poëtes du moyen âge assignent à ces *meretrices* (2), comme ils les appellent souvent, tantôt la première, tantôt la seconde de ces représentations figurées et quelquefois toutes les deux en même temps (3). Le moyen de résister à leurs séductions, qu'ils indiquent avec les auteurs des *Bestiaires*, est encore celui que Circé recommandait à Ulysse. Il fallait *estouper* ses oreilles pour triompher de leurs embûches. L'auteur du *Natura rerum*, cité par Vincent de Beauvais (4), préconise une autre recette qui rappelle le subterfuge dont on usait pour s'emparer des Tritons et des Nix. « Au moment, dit-il, où les mariniers voient s'approcher les Sirènes, qui se présentent sous l'apparence de belles femmes tenant entre leurs bras de petits enfants qu'elles allaitent, ils jettent des bouteilles vides, et tandis qu'elles cherchent à atteindre ces bouteilles qui flottent sur l'onde, ils échappent au péril (5). » D'après ce récit, les Sirènes au moyen âge auraient eu des goûts de bacchantes. En général, les auteurs français de cette époque n'admettent que trois Sirènes, conformément à l'une des traditions postérieures à Homère ; mais, comme nous l'avons dit, loin de s'en tenir pour les autres détails à cette tradition, ils mêlent toutes les données qu'une foi trop naïve ou une imagination trop féconde enfantèrent sur ce sujet. La figure mythique de la Sirène perd donc de son unité, de sa simplicité, en passant des fables antiques dans les légendes chrétiennes.

L'histoire mythologique des Sirènes n'a plus rien maintenant à nous apprendre ; seulement il nous reste à étudier les données fournies par la science, l'art et la poésie, sur le mythe que nous venons d'interroger au double point de vue des traditions religieuses et des croyances populaires. Avant d'aborder ce nouvel ordre de recherches, rappelons seulement les résultats déjà obtenus.

La Sirène, soit dans la mythologie classique, soit dans la mythologie du Nord, nous paraît personnifier l'incantation musicale sous deux formes distinctes.

Le chant de la Sirène classique a surtout pour vertu d'attirer, de retenir ; il enlace, il fascine comme le sommeil magnétique. Des instruments aux sons doux et voluptueux l'accompagnent, c'est par l'assoupissement en quelque sorte qu'il conduit l'homme à la mort.

Le chant de la Sirène du Nord a presque toujours un autre caractère. Il invite à la danse, au mouvement ; il provoque le désordre de l'âme et des sens ; il est accompagné d'instruments sonores, dont le pouvoir est irrésistible. C'est par l'action poussée jusqu'au vertige qu'il arrive à précipiter dans l'enfer l'homme expirant.

Les recherches que nous avons faites sur le rôle de certains instruments magiques du moyen âge dans plusieurs données fabuleuses établissent clairement la différence que nous sommes amené à constater ici entre les caractères de l'incantation musicale, selon qu'on se place pour l'étudier dans la Grèce antique ou dans l'Europe du nord.

Une autre différence à noter entre les mythes classiques et les mythes de la Scandinavie, de la Gaule et de la Germanie qui se rattachent à notre sujet, c'est que dans les premiers le nombre des Sirènes est limité : il s'agit d'individus parfaitement distincts; tandis que dans les fictions du Nord, sauf quelques exceptions, ce sont en quelque sorte des populations entières d'êtres fabuleux qui se présentent! L'image de la Sirène antique

---

(1) *Notice d'un atlas en langue catalane*, manuscrit de l'an 1375, etc. — *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, etc., t. XIV, 2e part., p. 138. — Cf. Francisque Michel, *Le pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique*. Paris, F. Didot frères, fils et Comp., 1857, in-8.

(2) Brunetto Latini, entre autres, se sert de cette expression pour les qualifier.

(3) Philippe de Thaun, poëte anglo-normand du XIIe siècle, auteur d'un *Bestiaire* qui est la traduction d'un des anciens *bestiaires* latins, attribue à la Sirène un buste de femme, des pieds de faucon et une queue de poisson :

E de femme ad fatiure (les traits),
Fntresque la ceintüre,
Et les pez de falcun
Et cue de peissun.

Dans l'*Image du monde*, poëme du XIIIe siècle, les Sirènes sont femmes, oiseaux et poissons :

Austres i a c'ont de puceles
Testes et cors, dusqu'as mameles ;
Detrez poissons, eles d'oisials,
Et est lors chans molt dous et bials.

Il en est de même, dans le *Bestiaire divin*, de Guillaume, clerc de Normandie.

(4) *Speculum naturale*, lib. XVIII, cap. 129.

(5) *Le Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie, trouvère du XIIIe siècle*, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, avec une Introduction sur les bestiaires, volucraires et lapidaires du moyen âge, considérés dans leurs rapports avec la symbolique chrétienne, par M. C. Hippeau. Caen, Hardel, 1852.

perd de sa netteté au milieu de ces types si divers qui lui prêtent des traits nouveaux et des attributs étrangers. La plupart des familles aquatiques qui peuplent les légendes formées sous l'empire de l'odinisme et des autres cultes du Nord tenaient encore de plus près, à vrai dire, aux familles des Nymphes et des Tritons qu'au petit groupe isolé des Sirènes classiques. Cependant elles ont tant de points communs de ressemblance, qu'on ne peut nier la parenté et qu'il les faut considérer toutes indistinctement comme les produits d'une même donnée symbolique et philosophique. En effet, dans l'antiquité et au moyen âge, la Sirène personnifie visiblement l'influence léthifère qu'exerce la volupté sur les sens ou sur l'esprit, et dont il est donné à l'homme de triompher, soit par la sagesse dans les religions païennes, soit par la foi dans l'ère nouvelle ouverte par le christianisme. Le mythe des Sirènes a donc une valeur symbolique incontestable. Mais dans quelle mesure est-on fondé à l'admettre? Les érudits en général, et les érudits allemands en particulier, sont divisés sur ce point. J.-H. Voss, dans son *Antisymbolique* (1), combat énergiquement les vues de Creuzer « comme autant de châteaux en Espagne symboliques, du haut desquels on peut prendre des vases égyptiens pour des têtes de dieux et des Harpies pour des Sirènes. » Il s'élève contre la tendance aux rapprochements (2) qui amène l'illustre auteur des *Religions de l'antiquité* à retrouver des Sirènes jusque dans les Harpies. Malheureusement Voss se laisse entraîner un peu loin par l'ardeur de la polémique. La *Symbolique* devient, aux yeux du docte adversaire de Creuzer le produit hybride de deux méthodes, l'une analytique et occidentale, l'autre symbolique et orientale. Creuzer lui-même est présenté comme une véritable *Sirène spirituelle de l'Orient lyrique*, et son livre, comme un *monstre carré à queue de dragon !* Nous serions mal venu, on le voit, à trop insister sur certaines analogies que l'on peut aisément découvrir entre les Sirènes classiques et les Nixes, les Ondines, les Dames blanches, les Lavandières et les Fées, comme par exemple, la fée Mélusine, puisque le rapprochement seul des Sirènes et des Harpies a valu à Creuzer de si dures épigrammes. Nous avons cependant une excuse, c'est qu'entre les fables de la Grèce et du Nord que nous venons de passer en revue, il existe, comme nous l'avons dit, un point de contact incontestable. C'est l'importance attribuée au chant, disons mieux, à l'incantation exercée par des êtres sortis du sein des ondes où tant de fables antiques placent le berceau de la musique même, par des êtres dont le nom et la forme peuvent différer, il est vrai, mais dont le rôle est toujours à peu près le même, et dont le caractère essentiellement musical persiste sous presque toutes les transformations.

Dans les chapitres suivants, ainsi que nous l'annoncions tout à l'heure, nous étudierons l'origine naturelle du mythe, nous indiquerons les monuments que ce mythe a produits, nous ferons connaître les inspirations qu'en ont tirées les artistes, les poëtes et les musiciens ; enfin nous signalerons les rapports qu'il présente avec d'autres conceptions fabuleuses.

---

(1) G. N. Voss, *Anti-Symbolick*. Stuttgart, 1824, 2 vol. in-8.

(2) Cette tendance, qui a fait tomber le célèbre mythologue allemand dans quelques méprises, mais qui, d'un autre côté, a fait faire un grand pas à la science archéologique, est signalée avec beaucoup de convenance et une grande impartialité par M. E. Vinet, dans les notes et éclaircissements que lui et M. A. Maury ont fournis pour compléter le beau travail de Creuzer, si bien traduit et commenté par M. Guigniaut. (Voyez *Relig. de l'antiq.*, t. III, 3e partie, p. 1001, note 23 du livre VII.)